

Vimala Thakar

...Un éternel voyage

(1968)

Traduit de « On Eternal Voyage »
par René FOUÉRÉ

VIMALA THAKAR

...un éternel voyage

Le Courrier du Livre



... un éternel voyage

VIMALA THAKAR

On peut dire de Vimala Thakar qu'elle s'est vouée, presque depuis sa naissance, à une quête spirituelle qu'elle a menée inlassablement, avec une vigueur et une résolution singulières, qui forcent le respect et l'admiration.

La phase la plus récente de sa recherche spirituelle, tendue vers la suprême libération, a été profondément marquée par sa rencontre avec Krishnamurti.

Précisément, ce petit ouvrage est, à bien des égards, une histoire, encore inachevée, de ses rapports avec Krishnamurti. On trouvera dans ces pages, souvent très émouvantes, des comptes rendus textuels d'entretiens qu'elle eut avec lui, entretiens qui nous le font apparaître sous un visage peu connu et d'une attachante générosité.

5-68 - 6-75

DU MÊME AUTEUR

(ouvrages non traduits)

- The flame of Life, 1962.
- The eloquent Ecstasy, 1963.
- From heart to heart, 1964.
- Mutation of mind, 1965.

Table des matières

Introduction	9
A Rajghat	11
A Vasanta-Vihar	23
J'écoute Krishnamurti	31
Krishnamurti vient à mon secours	39
Pourquoi ne devrais-je pas comprendre ?	49
Explosion	57
Les cendres brûlantes	65
L'embrassement	75
La vie en marche	84
VINGT POÈMES	97

Introduction

Depuis mon enfance, l'Inconnu m'a hantée. Le monde connu n'avait absolument aucun attrait pour moi. Le visible et le connu n'étaient rien de plus que l'ombre de l'invisible, l'ombre de l'Inconnu.

Il y a quelques années, mon aventure avec l'Inconnu est parvenue à un terme. Ce livre renferme l'histoire de sa fin abrupte. Cette fin abrupte a marqué le commencement d'une vie nouvelle.

Cette vie paraît n'avoir ni intention, ni direction quelle qu'elle soit; elle n'a encore manifesté aucune structure.

La seule chose que je puisse dire, c'est: elle est d'une fraîcheur submergeante; elle est incroyablement neuve. Cette fraîcheur et cette nouveauté vous tiennent toujours alerte, toujours vif et toujours dans l'insécurité.

Bien que le voyage ait pris fin, je ne suis pas arrivée. Peut-être n'arrive-t-on nulle part. Peut-être n'y a-t-il pas de destination statique. Il me semble que la vie est son propre but, sa propre direction. La vie est dynamique et ceux qui vivent sont partis pour un éternel voyage.

Vimala

10

A Rajghat

Ce fut en janvier 1956 que je me trouvai à Rajghat, Kashi. Je faisais, à travers les Provinces Unies de l'Inde, un voyage qui était en rapport avec le Mouvement Bhoodan (le mouvement de Vinoha Bhavé pour la donation des terres).

Je résidais chez Mr. A. Il travaillait avec la « Foundation for New Education » (Fondation pour la Nouvelle Education). Je ne savais rien de cette Fondation, ni de J. Krishnamurti, qui avait créé cette institution. Mr. A. me demanda si j'aimerais voir Krishnamurti, qui se trouvait être alors à Rajghat. Il y donnait des conférences comme de coutume. Je n'avais pas le désir d'un entretien personnel avec Krishnamurti. J'étais néanmoins heureuse qu'une occasion me fût donnée d'assister à ses causeries. Le matin suivant j'écoutai la première causerie et, pour la première fois de ma vie, je vis Krishna-

11

murti. C'était par un clair matin. La brise fraîche de l'hiver était imbibée de soleil. Il y avait là des étudiants dans l'ardeur de leur jeunesse, des maîtres d'une réserve étudiée, des hommes et des femmes assis avec sérénité.

Le grand hall était plein de vie silencieuse.

A 8 h. 30 Krishnamurti entra dans le hall. Une silhouette mince et distinguée vint, d'un pas vif, s'asseoir, les jambes croisées, sur une

estrade spécialement conçue à cet effet. Il avait des yeux remarquables : profonds, expressifs et éloquents. Ses vêtements étaient simples et élégants. Tant de paix rayonnait de lui que, soudainement, le hall en fut rempli.

Il parla pendant quarante minutes. Sa voix était riche et forte. Ses mots, simples et directs. Son articulation était d'une netteté exceptionnelle. Son langage était d'une modestie charmante. Le style était celui de la conversation. Il parlait en une prose poétique.

Je compris qu'il disait que les problèmes humains fondamentaux étaient partout les mêmes. Le progrès scientifique et technologique n'avait pas changé la nature du problème essentiel. Il fallait créer un nouvel esprit, un nouvel être humain. Tant qu'on ne serait pas capable de briser les entraves de la croyance, de la religion et de la pensée organisées, il ne serait pas possible d'avoir un nouvel esprit.

On ne saurait atteindre la Vérité si l'on n'est pas complètement libre d'y accéder et, sans la Vérité, la vie n'a pas de sens.

12

Personne ne peut vous conduire à la Vérité.

Vous devez, au prix d'un rude effort, y parvenir par vous-même. Aucun gourou, aucun guide ne peut vous aider à vous libérer. Si vous vous libérez du souvenir du passé et des rêves du futur, vous pouvez vous trouver face à face avec le présent vivant. La Vérité cachée en lui pourrait se révéler d'elle-même, si seulement vous le lui permettiez.

Krishnamurti quitta le hall aussi tranquillement qu'il y était entré. Je revins à ma conscience normale. M'arrachant au royaume de la paix, je regagnai mon cottage.

Le matin suivant, je sortis faire une longue promenade. J'étais seule avec moi-même, et j'eus avec moi-même un intéressant dialogue. Je me demandai: « Pourquoi n'étais-je pas encore libre? Quelque sentiment de responsabilité me retenait-il en arrière? Sentiment de responsabilité envers ma famille, envers quelque organisation? ». Et la réponse vint: « Aucun, quel qu'il soit ». « Avais-je besoin d'argent? De quelque forme de pouvoir? De notoriété? » Energique fut la réponse: « Non! Non! Non ! », « Avais-je besoin de sécurité, matérielle ou spirituelle? » « Pas le moins du monde » fut la prompte réponse.

« Alors, pourquoi n'étais-je pas libre? Pourquoi manquais-je d'humilité? De silence intérieur? Pourquoi ce mécontentement de tout ce qui

m'entourait, aussi bien que de moi-même?

Les paroles de Krishnamurti m'avaient remuée jusqu'au plus profond de mon être. Il devenait

13

clair pour moi que l'Ego était à la racine de tout ce trouble.

Dans la soirée, R. me dit: « Vimala, puis-je vous poser une question? vous avez annulé votre programme afin de pouvoir assister aux conférences de Krishnamurti. Mais quand A. vous a demandé d'aller voir Krishnamurti pour un entretien personnel, vous avez refusé! Je ne comprends pas votre psychologie ».

Je dis: « Il n'y a rien à comprendre. Je n'ai pas de questions à lui poser. Je n'ai pas de problèmes au sujet desquels j'aurais à le consulter.

Pourquoi lui ferais-je perdre son temps? S'agissant de voir quelque grand homme, je me sens timide, si je n'ai pas un besoin impérieux de l'aborder. Que dirais-je à Krishnamurti? ».

R. : « Comment pourrait-on croire que vous vous sentez intimidée? Vous voyagez dans tout le pays en donnant des conférences et en faisant des discours... »

V. : « Je ne me sens pas nerveuse quand je parle à une assemblée, mais je me sens extrêmement nerveuse quand je dois rendre visite à quelque célébrité. ».

A. : « Je ne peux pas avaler cela ... ».

R. : « Je vous en prie, voyez-le une fois. Vous le comprendrez bien mieux à la faveur d'une interview personnelle. Vous savez, Vimala, le facteur personnel compte.

« Il a été donné à Krishnamurti de chanter son propre chant. Il a quelque chose à dire aux

14

gens. Vous avez cherché l'Inconnu. Vous devriez voir une fois Krishnamurti. »

Je m'évadai avec un sourire embarrassé. Il y avait quelque chose d'étrange dans mon attitude. Ma répugnance à avoir une entrevue personnelle avec Krishnamurti n'était pas facile à comprendre.

Mais, pour moi, ce fut très simple. Après avoir lu « *La Première et Dernière Liberté* » et quelques conférences de Krishnamurti, je vis qu'il était un homme libéré. Je me sentis poussée à le voir et à suivre ses conférences. J'étais cependant totalement satisfaite après que j'eusse écouté la première conférence. Je pouvais faire l'expérience de ce qu'il essayait de communiquer avec des mots.

De moi-même, je ne sentis, après cette conférence, aucune nécessité d'avoir un entretien personnel avec lui. D'une certaine manière, je l'avais rencontré, en écoutant sa conférence. Mais je ne pouvais expliquer cela à personne. Comment aurais-je pu expliquer ou même décrire cette expérience de communion vivante par laquelle j'étais passée?

Le matin suivant, j'écoutai la seconde conférence. Krishnamurti parlait sur l'éducation. Il disait: « Aujourd'hui l'éducation aide seulement à cultiver la mémoire. Nous transformons les êtres humains en machines à mémoire. Nous fabriquons des médiocres qui peuvent retenir des faits et des opinions, et y faire appel quand ils se trouvent en avoir besoin. Nous façonnons des hommes dont les esprits sont conditionnés par les traditions, les croyances, les religions, etc. »

15

« Il me semble que la véritable éducation commence quand vous vous affranchissez de tous les facteurs conditionnants de cette sorte; quand vous comprenez le processus de la pensée.

« Ce n'est pas la société qui va vous aider dans vos efforts pour vous affranchir de ces facteurs conditionnants. Elle a besoin de produire des médiocres afin de maintenir ses traditions.

« Vous devrez vous révolter contre une telle société. ».

Il traita aussi du problème du savoir.

« Le savoir, disait-il, conditionne votre expérience. Si vous désirez faire l'expérience directe de la réalité, vous devez dépouiller votre esprit de tout son savoir. Vous ne pouvez pas apprendre en ce qui concerne la réalité ou la Vérité. Vous ne pouvez avoir qu'une perception directe, une expérience directe de la Vérité, maintenant — immédiatement.

En cette matière, le « comment » ne peut être enseigné à qui que ce soit par une autre personne. L'enseignement exige une méthode et la méthode introduit le facteur temporel. Le temps est mémoire et la mémoire signifie tradition. Toutes ces choses ensemble conditionnent l'esprit. Un esprit ainsi conditionné ne peut être ni alerte ni vif. Si vous

observez ces facteurs, si vous en prenez conscience, ils tombent d'eux-mêmes. Il n'y a plus alors de conditionnement. L'arrêt du processus de conditionnement est le commencement de la lucidité. »

La conférence me rendit heureuse inexprimablement. J'avais observé les efforts de Krishnamurti

16

pour communiquer quelque chose qui était au-delà des mots. Tous les illuminés se sont essayés à cette tâche impossible. Le besoin d'exprimer et de communiquer, le besoin de partager et de communier avec autrui, est la source d'où jaillissent tout art et toute sculpture, toute poésie et toute musique. Le débordement spontané de l'expérience de Krishnamurti m'avait transportée jusqu'à sa source originelle. Il n'était pas facile de marcher à son pas. A la fin de la causerie, j'étais absolument épuisée.

Il ne s'agissait pas d'écouter un discours: c'était faire l'expérience de cette énergie surabondante qui luttait pour s'exprimer à travers des mots! Je revins à ma chambre. Je passai toute la journée dans le silence. J'étais tellement remplie de cette extraordinaire expérience! L'expérience d'obtenir de l'énergie à partir de l'épuisement.

Le jour suivant, R. me dit que je devais aller voir Krishnamurti à 12 h 30. Je n'avais pas le temps d'y réfléchir car je devais écouter la troisième causerie. Il y parla du rôle des parents et des maîtres.

« Quel est le rôle du maître? C'est d'aider l'étudiant à découvrir ce qu'il aimerait faire. Les hommes ne sont pas libres parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils aimeraient faire. La liberté n'est jamais en rapport avec quelque chose ou quelqu'un. Etre libre, ce n'est pas s'opposer à quelque chose. La liberté véritable jaillit de l'amour. Seul l'amour

17

peut engendrer la liberté, et seules des personnes libres peuvent coopérer entre elles.

« La coopération n'est pas un accommodement.

Elle ne consiste pas à travailler ensemble pour quelque idéal. Elle ne consiste pas non plus à travailler en commun sous la pression des forces

socio-économiques.

« La coopération suppose deux individus libres exprimant leur mutuel amour.

« Les parents et les maîtres doivent aider les enfants à devenir libres. »

A 12 h 30 exactement, j'entrai dans l'appartement de Krishnamurti. Il se tenait à l'entrée. Il souriait et me souhaita la bienvenue. Nous nous assîmes sur un tapis étendu sur le parquet. Je me sentais timide et nerveuse et ne savais pas comment engager la conversation. Deux minutes s'écoulèrent dans un silence complet et, ensuite, je m'aventurai à dire:

V. — J'ai essayé de vous écouter, Monsieur, durant les trois derniers jours. J'ai goûté vos conférences immensément. Mais j'ai éprouvé une difficulté pendant que j'essayais de vous écouter. J'ai découvert que, furtivement, le moi venait se glisser. Avec lui surgissaient les souvenirs de certains incidents, de certaines pensées, de certaines expériences. Cela m'empêchait de faire l'expérience directe de ce que vous dites. J'espère m'exprimer clairement.

K. — Oui!

V. — Puis-je vous demander, Monsieur, de

18

m'aider à découvrir comment ce moi est construit et pourquoi il s'insinue quand je veux vous écouter ou quand je veux faire quelque autre travail ?

K. — Peut-être ne portez-vous à mes causeries qu'un intérêt temporaire? Peut-être avez-vous quelques autres intérêts, qui sont allés plus profond, non seulement dans votre esprit conscient, mais encore plus profondément jusqu'à l'esprit inconscient et subconscient.

V. — Excusez-moi, Monsieur, je vous en prie.

Je suis sûr que je n'ai pas d'intérêts de ce genre, et que l'intérêt que je porte à vos causeries n'est pas temporaire. Cet intérêt est en rapport avec la seule chose qui m'intéresse dans la vie, je veux dire : la Libération !

K. — Vous n'avez pas d'ambition?

V. — Non, Monsieur !

K. — Etes-vous mariée ?

V. — Non.

K. — Pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée?

V. — C'est tout à fait simple, Monsieur, c'est parce que je n'en ai pas

ressenti la nécessité.

K. — Ne vous marierez-vous pas?

V. — Je ne sais pas.

K. — En supposant que vous preniez un homme de votre choix ?

V. — Je ne sais pas, Monsieur.

K. — Avez-vous fait le vœu de ne pas vous marier?

V. — Non!

K. — Vous ne vous réfrénez pas? C'est sûr ?

V. — Aucun refoulement d'aucune sorte.

19

K. — Qu'est votre père ?

V. — Un avocat.

K. — Où est-il ?

V. — A Akola.

K. — Où se trouve Akola?

V. — Dans les provinces du Centre.

K. — Que faites-vous présentement?

V. — Je travaille dans le Mouvement Bhoodan.

K. — Pourquoi travaillez-vous ?

V. — Parce que, par ce travail, je puis m'exprimer, exprimer mon amour pour les êtres humains.

K. — Pas pour les aider?

V. — Qui suis-je, Monsieur, pour aider les autres?

K. — Très bien, très bien! Chère Madame. Pourquoi êtes-vous venue pour m'entendre?

V. — Parce que j'en ai eu envie.

K. — Très intéressant. Et comment avez-vous trouvé les causeries?

V. — Bien ... Monsieur!

K. — Maintenant parlez. Parlez, Madame, pas d'hésitation, s'il vous plaît ... !

V. — Je devrai beaucoup m'exercer pour marcher à votre pas. A la fin des conférences, j'avais coutume de me sentir presque épuisée.

K. (souriant). — Je suis heureux qu'il en ait été ainsi. Si je ne vous offense pas. Etes-vous heureuse?

V. — Je ne saisis pas la question, Monsieur!

K. — Etes-vous heureuse en ce qui vous concerne?

V. — En un sens, je suis heureuse et, en un autre sens, je ne le suis pas.

K. — Bien!

V. — S'il vous plaît, Monsieur, laissez-moi m'expliquer. Je ne suis pas heureuse parce que je ne suis pas libérée. Mais, du fait qu'être libérée a été la seule passion de ma vie, je suis heureuse.

K. — Qu'est-ce que la libération d'après vous?

V. — La libération est cet état que vous appelez lucidité !

K. — Cela exige une intelligence très vive. Chacun peut avoir cette vive intelligence. Soyez simple. Percevez directement. N'essayez pas d'avoir des expériences à travers Shankara, Krishna, Gandhi ou Krishnamurti.

V. — Est-ce si simple que cela?

K. — Bien sûr! Vous partez aujourd'hui?

V. — Oui, Monsieur.

K. — Pourquoi? Si je puis vous le demander?

V. — Pour assister à une importante réunion de ...

K. — Où est-ce ?

V. — A Bezwada.

K. — Reviendrez-vous pour les causeries?

V. — Pas maintenant, mais j'espère être à Bombay en mars pour les conférences.

K. — Donc, nous nous rencontrerons à Bombay!

V. — Oui, sûrement: pourvu que je sois à Bombay. Laissez-moi vous remercier, Monsieur.

K. — Ce n'est pas nécessaire.

V. — Eh bien! ce fut un privilège pour moi — cette interview, veux-je dire.

K. — Namaste (1) !

V. — Namaste!

Ainsi rencontrais-je Krishnamurti. Ses yeux parlaient éloquemment d'amour et de paix. Il avait une gentille manière de traiter ses visiteurs. Sa clarté et sa simplicité d'expression étaient un enchantement.

Mais je ne parvins pas à comprendre pourquoi il m'avait posé tant de questions sur ma vie personnelle. Je ne pouvais voir aucune relation

entre la question que je lui avais posée et celles qu'il m'avait posées en retour.

Je devais quitter Bénarès le jour même.

(1) Salut !

22

A Vasanta-Vihar

Mon voyage dans le sud de l'Inde me ramena à Madras dans la première semaine de février 1956. Je résidais chez Mrs A. Dans les trois heures qui suivirent mon arrivée, A. me demanda si j'aimerais écouter la conférence de Krishnamurti qui allait avoir lieu ce soir-là. Ce fut pour moi une agréable surprise. Vers 17 heures, nous étions à Vasanta-Vihar. Environ 300 personnes étaient assises sur les belles pelouses. Le lieu était entouré de grands arbres. Il était étonnamment paisible. Une brise fraîche et agréable ajoutait au silence de l'endroit.

Krishnamurti parla de la Révolution Religieuse.

Ses mots étaient chargés d'une énergie intense. Il commença par ces mots :

« Il est très difficile de voir la réalité dans sa totalité. L'esprit la voit par fragments et essaie de

23

rassembler ces fragments en un tout. En rassemblant les fragments, il espère saisir la réalité. Mais il ne peut jamais faire de cette manière l'expérience de la réalité.

« L'esprit ne peut percevoir la vérité dans sa totalité, parce qu'il est conditionné par le processus de la pensée. Le penseur et la pensée sont pour l'esprit deux entités différentes. En réalité, il n'en est pas ainsi.

« Dès que l'esprit se rend compte que la pensée n'est pas le moyen grâce auquel on peut faire l'expérience de la réalité, il devient libre. La prise de conscience de cette incapacité opère un miracle. Naturellement, vous devez laisser cette prise de conscience opérer. Généralement, nous ne

laissons pas la vérité opérer sur l'esprit. Nous sommes impatients d'opérer sur toute chose.

« Laissez la lucidité opérer. Alors l'esprit devient paisible, immobile. Les motifs disparaissent. La tranquillité envahit tout l'être. C'est seulement dans cet état que survient la perception de la vérité. Et elle survient naturellement. Elle est là. Elle se révèle avec douceur.

« C'est la révolution réelle. C'est la révolution religieuse dont l'homme aujourd'hui a besoin. Laissez voir à l'homme la totalité des choses. Alors, il n'essaiera plus de mettre le monde en pièces, de le déchirer en nations, en races, en religions, en « ismes », par des dogmes, etc.

« La réalité est un tout indivisible. Nous sommes cela. Se couper de ce tout et s'imaginer

24

qu'on est doté d'une entité séparée, c'est le vrai mal. »

Je goûtai beaucoup cette causerie. Les mots et l'intensité qui palpitait en eux avaient ouvert les portes à l'Inconnu. Je n'étais consciente de rien, si ce n'est de la présence irrésistible de l'éternel.

Nous revînmes à notre domicile. Rien ne pouvait pénétrer le silence dans lequel je fus enveloppée ce soir-là. Mes hôtes eurent quelque appréhension en me voyant, pendant le reste de la soirée, dans un profond silence. Ils pensaient que j'étais sous le choc des mots que j'avais entendus! Une sorte d'incantation, de charme hypnotique. Ils désiraient discuter de la question. Je leur dis qu'il n'y avait pas de question sur laquelle on devrait discuter. Il n'y avait ni hypnose ni choc! C'était plutôt que j'entreprenais le voyage de concert avec le conférencier — avec Krishnamurti. Quand deux esprits font l'expérience du même état, simultanément, ils passent par un étrange état de communion. Il n'y a pas de mots pour le décrire. Naturellement, je ne pouvais rien dire de plus que d'énoncer le fait qu'il n'y avait pas de question qui aurait pu donner matière à discussion.

Je devais partir pour Madura le matin suivant. Je retardai mon voyage de deux jours et, dans la soirée, j'accompagnai mes hôtes à Vasanta-Vihar. Nous assistâmes à la causerie.

Krishnamurti commença en disant:

« Les problèmes d'aujourd'hui sont créés par l'esprit conditionné. Aussi longtemps que l'esprit

sera conditionné, aucun problème humain ne pourra être résolu.

« Tournez-vous vers l'intérieur et découvrez comment votre esprit fonctionne, ce qu'est le processus total de la conscience et d'où jaillissent les tendances cupides et séparatrices.

« Que l'esprit se libère par le processus même de la découverte de son propre mode de fonctionnement ! Qu'il se dépouille de toutes les notions connues, reconnaissables ! Alors peut-être découvrira-t-il par lui-même ce qu'est la réalité, ce qu'est la vérité, ce qu'est Dieu.

« Immédiatement la question « Comment faire cela ? » surgit dans vos esprits. Car vous êtes accoutumés à fonctionner dans les ornières des méthodes et des techniques. Vous demandez qu'on vous donne une voie dans laquelle vous puissiez travailler. Il vous faut un système.

« Je dis : « Pourquoi introduire le « comment » ? Pourquoi introduisez-vous le facteur temporel ? Sitôt que le temps s'introduit, la mémoire le suit. Elle s'oppose à toute pensée ultérieure. La réaction de la mémoire n'est pas la pensée. Pour penser, il vous faut mourir à chaque expérience. « A moins que vous ne mouriez à chaque expérience, vous ne pouvez pas vivre. Chaque expérience devient un obstacle. Elle s'interpose entre votre esprit et la réalité.

« Donc, que l'esprit soit libre. Celui-là est vraiment religieux dont l'esprit est libre. Il vit. Il est vraiment révolutionnaire. Il a apporté dans le

26

monde la vraie révolution. Le monde n'est qu'une extension et une projection de l'individu.

« Nous devons donc mettre l'accent sur la révolution intérieure. Il nous faut absolument commencer par nous-mêmes. Quand cette révolution survient, il y a tranquillité et paix.

« Cela ne peut pas être décrit. Ce qui peut être décrit est déjà connu et ce qui est connu n'est pas réel. »

Je vis que Krishnamurti était un homme dont les mots étaient le souffle même de sa vie. Ils étaient comme des rides à la surface d'une eau vivante. Ils étaient le parfum d'un esprit vivant. Ils avaient le parfum

même de la vie! J'étais extrêmement heureuse et m'en retournai dans un grand silence.

Le lendemain matin, j'allai voir Krishnamurti.

Cette fois j'avais une question dans mon esprit. Je n'avais besoin de personne pour me persuader de l'aller voir. J'aurais aimé passer quelques minutes avec lui, même si je n'avais rien eu à lui demander, ni un sujet à propos duquel j'aurais dû le consulter.

Je me sentais un peu nerveuse en entrant dans son appartement. Cette nervosité, qui est due à la timidité inhérente à ma nature, n'a pas disparu même aujourd'hui.

Il m'accueillit avec un gentil sourire. Nous nous assîmes pour notre entretien. Sans aucuns préliminaires, j'entrai directement dans une discussion :

V. — La dernière fois que je vous ai rencontré,

27

je vous ai posé une question et, au lieu de me répondre, vous m'avez posé en retour un certain nombre de questions. Je n'ai pas pu comprendre la relation entre ma question et les vôtres.

K. — Vous n'avez pas pensé que j'étais indiscret?

V. — Certainement pas!

K. — Pourquoi ne m'avez-vous pas interrogé à ce sujet sur le moment et là-bas?

V. — La chose ne m'avait pas frappée pendant que j'étais avec vous. Aussitôt sortie de la pièce, j'en fus frappée.

K. — Pourquoi étiez-vous troublée par mes questions?

V. — Je n'en étais aucunement troublée. Je désirais trouver la relation entre les deux.

K. — C'est simple. Laissez-moi expliquer. Avant que je pusse répondre à votre question, j'avais besoin de connaître vos origines, votre éducation, vos expériences. Comprenez-vous ?

V. — Oui, Monsieur.

K. — Quelle a été votre réaction à la causerie d'hier?

V. — Je crois l'avoir comprise.

K. — Et la causerie de ce matin?

V. — Eh bien! en ce qui concerne la causerie de ce matin, je crois que la pensée implique le temps. La pensée implique effectivement la mémoire. Dès que vous libérez l'esprit de la mémoire, il n'est plus « L'esprit ». Ni

avons-nous besoin de « Penser » dans cet état. Nous faisons l'expérience de la Vérité. Nous sommes un avec elle.

28

K. — Bien. Appelez cela perception si vous voulez, mais c'est la vraie pensée. La pensée réelle n'implique pas le temps. Elle est vision. Il se peut qu'il vous faille du temps pour la communiquer, l'exprimer. Mais la pensée n'est pas conditionnée par le temps. Penser, ce n'est pas additionner et soustraire, accepter et rejeter, juger et condamner. C'est voir la totalité de la réalité. Notez-le bien: ce n'est pas voir la réalité fragment par fragment et assembler ensuite ces fragments en appelant cela Vérité.

V. — La Réalité comporte-t-elle des fragments? Percevoir signifie voir le tout. Comment peut-on le percevoir fragment par fragment? Il n'est pas logique: inductif ou déductif.

La Réalité est un tout indivisible et l'expérience signifie prendre conscience de sa propre identité avec ce tout.

K. — Oui, chère Madame! Mais, pas si vite, s'il vous plaît! Allons plus lentement! C'est la différence entre les esprits des grands hommes. prophètes, artistes, et l'homme commun. C'est seulement les grands esprits qui voient le tout. Toutes leurs actions jaillissent de ce centre d'identité, et cela nécessite un complet abandon de soi. Cela nécessite simplicité et austérité.

V. — Qu'entendez-vous par austérité?

K. — Pas la notion traditionnelle d'austérité.

V. — Cela, je peux m'en rendre compte. Mais j'aimerais connaître le sens positif que vous donnez à austérité.

K. — Etre simple, c'est être austère. Etre

29

conscient de ses propres limitations, c'est cela l'austérité. La connaissance est austère, n'est-ce pas? Donc, je vous en prie, prenons conscience que la simplicité, l'austérité et le complet abandon de soi nous aident à voir la Réalité.

V. — Et vous dites, Monsieur, que, pour cela, il n'y a pas de « comment »;

pas de méthode; pas de système.

K. — Oui, il vous suffit d'observer, d'être vigilant.

V. — Mais l'esprit ne se borne pas à être simplement vigilant. Il a besoin d'analyser, de distinguer, de classer ...

K. — Non, l'esprit s'arrête, s'il ne s'est pas engagé envers quelque chose. Qu'il soit simplement lucide, et le reste suivra.

30

J'écoute Krishnamurti

Après ma rencontre avec Krishnamurti à Madras, je décidai d'étudier ses « enseignements », si je puis m'exprimer ainsi. Je savais qu'il n'avait pas élaboré un système de pensée. Il n'avait pas de philosophie à lui.

J'essayais néanmoins de découvrir ce qu'il avait à dire au sujet de la vie humaine totale.

Je pus me procurer quelques-uns de ses ouvrages. « *The First and Last Freedom* » (1) était incontestablement un livre éminemment propre à susciter la réflexion. « *Education and the significance of lire* » (2), de même qu'un petit

(1) Traduit en français sous le titre « *La première et dernière liberté* », Stock, Paris 1954.

(2) Traduit en français sous le titre « *De l'éducation* », Delachaux et Niestlé, Neuchâtel 1965.

31

opuscule, « *On Learning* » (3), m'aidèrent beaucoup à comprendre son esprit. Je tombai aussi sur quelques livres intéressants sur Krishnamurti. Des ouvrages tels que « *Living Zen* ». (4) et « *World without Frontiers* ». (5) me donnèrent une idée de la position qu'occupait Krishnamurti relativement au Vedânta et au bouddhisme Zen. Par « *Candles in the Sun* » (6) et « *To be Young* » (7), je pus acquérir quelque notion de ce qu'avaient été les débuts de sa vie.

Je n'avais rien su de son enfance et de sa jeunesse. Quand je le rencontrai pour la première fois en 1956, il devait avoir dépassé la

soixantaine. C'était un homme âgé, bien qu'il parût plein de vigueur et d'énergie. Les rides de l'âge n'étaient pas seulement visibles mais encore marquées autour de ses yeux et de sa bouche. Son corps était maigre et mince. Après avoir lu un certain nombre de livres sur sa vie et sa personnalité, je pus me faire une idée des tortures par lesquelles cet être noble et sensible avait dû passer lorsqu'il avait eu à jouer le rôle de Messie. J'étais toute admiration pour le courage sublime qui l'avait rendu capable de dissoudre l' « *Ordre de l'Etoile d'Orient* » et

(3) « *Sur l'acte d'apprendre* ». Non traduit en français.

(4) « *Le Zen vivant* ».

(5) « *Un monde sans frontières* ».

(6) « *Chandelles dans le Soleil* », par Lady Emily Lut yens, Rupert Hart-Davis, Londres 1957. Non traduit en français.

(7) « *Jeunesse* », par Mary Lut yens, Rupert Hart-Davis, Londres 1959. Non traduit en français.

32

de rompre tous ses liens avec la Société Théosophique.

Jusqu'en mars 1957, je n'avais pas eu l'occasion de le revoir ou d'assister à ses causeries. J'étais affairée par ma tournée en Inde et mes conférences sur la philosophie de la Mission pour la Donation des Terres à laquelle j'étais associée.

Je n'avais jamais été membre d'aucune organisation bien que j'eusse été associée à des activités variées, culturelles, éducatives et spirituelles, dans le pays.

En mars 1957, je me trouvai être à Bombay au moment où Krishnamurti y donnait des causeries et y présidait à des discussions. J'arrangeai mon programme de telle sorte qu'il me fût possible de suivre quelques-unes de ses causeries. Même ainsi, je pus à peine suivre trois de ses causeries avant que mon travail ne m'arrache de Bombay.

Il était prévu que je me rendrais à Assam. A Mugalsarai, il m'arriva de recevoir mon courrier qui contenait un numéro de l'hebdomadaire marathi « *Sadhana* ». Ce numéro contenait un article sur Krishnamurti écrit par un penseur éminent. Ce penseur avait comparé Krishnamurti et sa renonciation à la « messianité » à la renonciation du Seigneur Bouddha à son royaume. Il avait soutenu que Krishnamurti était le dernier présentateur de la Vérité védique et oupanishadique, qu'il était l'expression la plus moderne de la philosophie bouddhique aussi bien

que védantique. Il avait, en outre, soutenu que Krishnamurti disposait de la terminologie scientifique qui convient au vingtième

33

siècle, terminologie dans laquelle il présentait la vérité cosmique. Je lus et relus l'article. J'en connaissais personnellement l'auteur. J'avais pour lui un grand respect et une grande affection. Je fus navrée de voir qu'il était passé à côté de la vérité de base des « enseignements » — si l'on peut employer ce terme — de Krishnamurti.

Le train poursuivait sa route. Je ne pus m'empêcher d'écrire une lettre ouverte à l'auteur de l'article. Les champs verts de blé et de maïs paraissaient d'une fraîcheur vivante. La région de Bihar m'a toujours fascinée. La terre molle; les champs verts ou dorés; les courants malicieux des nombreuses rivières — petites et grandes; les visages bruns et pleins de santé des hommes et des femmes; les bosquets de manguiers — c'est tout simplement merveilleux ! On était ravi de regarder ces choses familières alors que les villages passaient l'un après l'autre. Je pris ma plume et mon papier. Achevée, ma lettre s'exprimait ainsi:

« Puis-je, avec toute l'humilité dont je dispose, vous indiquer que des notions telles que « satisfaction » et « renonciation » n'ont aucune place dans la vie de Krishnamurti? Le Seigneur Bouddha renonça à toutes choses avec la conscience qu'il y renonçait pour l'amour de l' « Illumination ». Mais, pour Krishnamurti, la dissolution de l' « Ordre de l'Etoile d'Orient » ne fut pas un moyen en vue d'une fin. Ce fut une action complète en

34

elle-même. Ce fut une action spontanée sans aucun motif quelconque. « Krishnamurti n'a-t-il pas dit à Ommen en 1929 :

« Je ne veux pas de disciples. Je parle sérieusement.
« Un reporter, qui m'interviewait, trouvait que, dissoudre une organisation comptant des milliers et des milliers de membres, était un

acte grandiose. fi disait: « Que ferez-vous ensuite, comment vivrez-vous? Personne ne vous suivra, les gens ne vous écouteront plus. « S'il y a seulement cinq personnes qui veulent écouter, qui veulent vivre, qui aient leurs faces tournées vers l'éternité, ce sera suffisant. A quoi cela peut-il servir d'avoir des milliers de gens qui ne comprennent pas, qui sont totalement embaumés dans leurs préjugés, qui ne veulent pas la chose neuve mais voudraient plutôt la traduire pour l'adapter à leurs stériles individualités? Parce que je suis libre, inconditionné, intégral, parce que je ne suis pas la vérité partielle, relative, mais la vérité totale qui est éternelle, je désire que ceux qui cherchent à me comprendre soient libres, et non qu'ils me suivent; qu'ils fassent de moi une cage qui deviendrait une religion, une secte. Ils devraient plutôt se libérer de toutes les peurs; de la peur de la religion; de la peur du salut; de la peur de la spiritualité; de la peur de l'amour; de la peur de la mort; de la peur même de la vie. « *Chandelles dans le soleil* », page 178.)

35

« De surcroît, il est entièrement injustifié de dire que Krishnamurti a une terminologie spécifique. Il lui faut se servir d'un certain nombre de mots pour s'exprimer. Il lui faut s'en servir à l'intention de ceux qui ne comprennent pas un langage au-delà des mots. Pour lui, cependant, le truchement des mots est secondaire et n'est pas important.

« La vérité qu'indiquent ses mots paraît être si différente de celle qu'indiquent tous les concepts et symboles spirituels traditionnellement acceptés, qu'il n'est pas possible de dire que ces mots soient l'expression d'une philosophie, quelle qu'elle soit.

« Vous ne pouvez comparer la vie de Krishnamurti à quoi que ce soit de connu. Il se peut qu'il nous donne une vision de l'homme intégré de demain. De l'être humain complet dans la personne duquel la science et la spiritualité seront magnifiquement intégrées. Sa vie est vibrante de la musique profonde d'une réalité sans étiquette. Dans ses yeux brille la lumière d'une humilité et d'une compassion limpides.

« L'authenticité de ses mots ne dépend pas de sanctions qui résulteraient de quelque chose de non humain et de non matériel. La sanction dérive de l'amour et de la raison, qui sont les ingrédients nécessaires de toute personnalité humaine.».

J'achevai la lettre. Dès l'arrivée du train à Calcutta, je la postai.

Ainsi, je continuai à lire des livres sur Krishnamurti et les causeries de Krishnamurti. Avec mes

36

voyages incessants et un lourd programme de réunions et de conférences, il ne me restait pas beaucoup d'énergie pour passer des jours tranquilles et détendus.

L'année 1958 s'écoula sans que rien d'important survînt dans ma conscience. Je ne pus pas suivre les conférences de Krishnamurti. Je ne pus le rencontrer nulle part, ni à Bénarès, ni à Bombay, ni à Madras. Le voyage intérieur que ma conscience avait entrepris allait me conduire très vite à une crise. J'avais commencé à douter de l'opportunité de mon association à un mouvement révolutionnaire organisé, quel qu'il fût. Si la révolution était entièrement un voyage dans l'Inconnu, si son objet était de créer un nouvel esprit, comment pouvais-je continuer à représenter une pensée organisée? Comment pouvais-je prêcher une idéologie?

Je ne veux pas m'attarder longuement sur ces points. L'année 1959 fut très importante. Après avoir passé six mois en Europe, en relation avec le Mouvement pour la Donation des Terres, je revins en Inde. En novembre, je fus soudainement prise de mal. Mon oreille gauche commença à saigner. De violents maux de tête, de la fièvre et une douleur sourde dans l'oreille m'obligèrent à entrer dans une clinique otorhino-laryngologique à Poona. Moins de trois mois après mon admission à la clinique, je subis une opération pour mes maux d'oreille. C'est en avril 1960 qu'eut lieu l'opération. En mai, je fus envoyée dans une station de montagne près de Poona. Ma santé générale

37

s'améliorait mais au début de juin le mal d'oreille était revenu avec une violence inimaginable. Les médecins ne pouvaient plus rien pour moi. Je fus emmenée à Almora, une station de montagne himalayenne et j'y passai quelques mois.

La saison des pluies me ramena dans les plaines en août 1960. Mes amis avaient commencé à se préoccuper grandement de mes maux d'oreille. Des assauts fréquents de la douleur étaient suivis d'évanouissement.

Graduellement aussi, la fièvre et un saignement de l'oreille firent suite aux troubles de cet organe.

Je fus emmenée à Calcutta pour y être examinée par un médecin et chirurgien des plus éminents parmi ceux qui font autorité en Inde. Après que j'eusse passé là une semaine et subi des examens variés, nous arrivâmes à la conclusion que mon cas devait être soumis, en Angleterre, aux spécialistes de l'oreille.

Donc, mon voyage en Angleterre fut décidé.

Pendant les quelques mois suivants, je fus affairée par la préparation de mon voyage à l'étranger. Il y avait incertitude anxieuse et tension. La possibilité d'une autre opération de l'oreille et du cerveau était la seule solution et le seul espoir qui restaient à mes parents et à mes amis.

L'année 1960 était parvenue à son terme. Elle avait été, au total, une année déprimante. J'étais cependant complètement résignée, préparée à la mort. Chose assez étrange, j'étais en moi-même profondément, impénétrablement calme.

38

Krishnamurti vient à mon secours

En décembre, Krishnamurti vint à Bénarès. Il avait coutume de faire une visite annuelle à l'école de Rajghat.

C'était le 20 décembre 1960. Nous allâmes le voir vers 9 h 30 du matin.

La matinée était fraîche et agréable. Nous étions assis au balcon faisant face à l'est. Tout l'endroit était rempli de soleil. Deux amis qui m'avaient accompagnée discutaient de plusieurs problèmes avec Krishnaji.

J'écoutais. J'apprenais. A la fin de la discussion, Krishnaji se tourna vers moi et me demanda ce qu'il en était de mes maux d'oreille. Je lui dis toute l'histoire et lui parlai de mon voyage en Angleterre. Il écouta très attentivement. Soudainement il me dit :

« Puis-je vous aider ? »

Je proférai, plutôt sottement :

39

« Comment pourriez-vous m'aider? Vous n'êtes pas médecin ! »

K. — Ne soyez pas sottre, je parle sérieusement.

Puis-je vous aider? .

V. — Je ne sais pas.

K. — Ecoutez! Quand j'étais enfant, ma mère avait coutume de dire que ces mains (il ouvrait ses mains devant moi) avaient un pouvoir de guérison. Donc, ne pourrions-nous essayer? Nous pouvons réussir ou échouer. Mais nous ne risquons rien à essayer, si cela vous est égal.

V. — Mais je ne vous considère pas comme mon maître spirituel.

Comment ce pouvoir pourrait-il opérer sur moi ?

K. — Bonté divine! Je ne suis le maître de personne. Mais cela n'a rien à voir avec votre foi. C'est mon affaire.

V. — Merci infiniment, Monsieur. Je vais y réfléchir.

K. — Vous ne devez éprouver aucun scrupule.

Vous ne me demandez pas de vous aider. C'est moi qui vous le demande. J'étais accablée par l'offre généreuse de Krishnaji. Bien que je ne fusse pas préparée à la recevoir. Elle venait si imprévisiblement, si soudainement que j'en étais presque bouleversée. Pourquoi Krishnamurti m'offrait-il de m'aider? Que ferait-il ? Comment le fait d'imposer ses mains sur ma tête pourrait-il guérir cette blessure dans mon oreille? Devais-je accepter? S'il réussissait, où en serai-je alors? Je me sentirai toute ma vie son obligée. Je ne pourrais alors rien faire qui fût

40

susceptible de lui exprimer toute ma gratitude! Ou pourrais-je trouver un moyen de la lui exprimer?

Après trois jours, j'arrivai à la conclusion que je n'étais pas prête pour cette intervention. Je ne m'y sentais pas disposée. Il y avait une résistance dans mon cœur. Accepter avec des réserves une offre immensément généreuse, cela n'avait pas de sens. J'allai donc voir Krishnaji le quatrième jour et je lui dis très franchement dans quel trouble intérieur je me trouvais. Il sourit gentiment. Puis il dit:

« Vous vous trompez en présumant que je vais faire quelque chose pour vous. En fait, je ne ferai rien pour vous. C'est le pouvoir de guérison qui agira, si vraiment il agit. J'ignore la nature de ce pouvoir. Je ne sais pas comment il opère. Vous n'aurez donc aucune raison de vous sentir obligée à mon égard. Si la guérison a lieu, cela signifiera qu'elle sera advenue. Revenez vers moi quand vous le voudrez. »

Je m'en allai avec un sentiment de profonde gratitude. Mon esprit était clair. Il n'y avait plus de questions. Mais je n'étais pas encore prête. Pendant ces quatre dernières années mon esprit avait été rempli d'affection spontanée et de révérence pour ce grand maître. Je ne voulais rien faire qui pût troubler la pureté de cette amitié. Tant qu'il y aurait un sentiment d'obligation, aller vers Krishnaji n'aurait pas de sens. « L'amour ne connaît pas la gratitude » me disais-je. Mon pauvre petit esprit! Comment pouvait-il mesurer

41

la profondeur de l'affection de Krishnaji ! Mon misérable égo ! Comment pouvait-il comprendre la beauté de la compassion? De la compassion qui ne connaît pas de relation sujet-objet! L'amour qui ne connaît ni « tien » ni « mien » ! Je me trouvais face à face avec l'égo et sa vanité. Dès que je pus le regarder bien en face, j'éprouvai une étrange relaxation. Je me sentis légère, je me sentis libre.

La semaine suivante, j'allai voir Krishnaji. Je lui dis que j'étais prête. Il sourit. Il se lava les mains. Il marchait doucement. Il se tint derrière mon siège. Il posa sa paume droite sur ma tête et sa paume gauche sur mon oreille gauche.

J'étais très éveillée. Je sentis qu'un courant de vibrations, très intense et chargé d'énergie, passait à travers ma tête et traversait tout mon corps. Mon corps devint merveilleusement détendu. Mes yeux se fermèrent d'eux-mêmes. Krishnaji retira ses mains. J'essayai d'ouvrir mes yeux. Je ne pouvais pas voir nettement. C'était comme si je revenais d'une terre de paix et de lumière. Au bout d'une ou deux minutes, je me rendis compte que j'avais soif. Je demandai à Krishnaji un verre d'eau. Il passa rapidement dans la pièce voisine et m'apporta un verre d'eau. Quelques minutes après je regagnai mon domicile. Je me sentais somnolente. Je dormis pendant deux heures d'un sommeil profond. Pendant tout le reste du jour il n'y eut pas de saignement de l'oreille. Je passai la journée seule avec moi-même.

Le matin suivant, j'allai voir Krishnaji. Une

42

seconde séance eut lieu. Je passai par la même expérience mais l'intensité était beaucoup plus forte que le jour précédent. Après la séance, je dis à Krishnaji que, depuis 24 heures, je n'avais pas eu de fièvre ni de saignement d'oreille. Il sourit. Il me tendit la main. « Venez demain matin », me dit-il doucement. Nous prîmes congé. Je rentrai chez moi et dormis. Je passai un jour paisible. Pas de saignement, pas de fièvre. Après bientôt 15 mois, j'avais enfin quelques heures précieuses de détente physique. Vous pouvez imaginer sans peine la joie d'une personne qui éprouve une sensation de bien-être physique après une si longue période de peine et de souffrance. Le matin suivant, ce fut la troisième séance et nous décidâmes d'attendre un mois pour nous rendre compte de l'effet des séances.

Krishnaji partit pour Delhi. J'étais à Bénarès.

Pendant tout janvier et février, je n'eus aucun accès de vomissement ou de vertige. Je n'eus pas de fièvre. Il n'y avait pas de saignement de l'oreille. Je me sentais réellement bien. En mars 1961, je me rendis à Bombay pour obtenir différents visas et des devises étrangères. J'appris que Krishnamurti se trouvait à Bombay. J'allai le voir et lui dis qu'à l'exception d'un épanchement liquide nocturne provenant de l'oreille je ne ressentais aucun trouble. Naturellement, le pouvoir auditif de l'oreille avait été atteint. Mais je ne me préoccupais pas trop de cette surdité.

Krishnaji décida de me donner deux séances supplémentaires. La première séance eut lieu le

43

matin suivant. Je n'ai pas besoin d'entrer dans des détails. Il suffit de noter que, mise à part l'intensité plus profonde, l'expérience fut presque la même que les fois précédentes. Après la seconde séance, je me rendis compte que je pouvais entendre des voix fortes dans la pièce. Cela me rendit heureuse. Je n'en fis part cependant à personne. Je ne le dis même pas à Krishnaji quand nous eûmes la troisième séance le jour suivant. A ma grande joie, je découvris, après cette troisième séance, que je pouvais entendre n'importe quel son. Le quatrième jour, je dis à Krishnaji que j'avais recouvré l'ouïe.

K. — N'est-ce pas de l'imagination?

V. — Je suis disposée, Monsieur, à subir des tests auditifs. Je peux avoir des illusions, mais la machine n'imaginera rien.

K. — Je suis heureux, Vimalaji. Le pouvoir a opéré ! Allez voir votre

chirurgien — le spécialiste de l'oreille — et passez par les examens indispensables. Faites-moi connaître le rapport. Je suis grandement intéressé par ce phénomène.

Nous étions heureux tous les deux. Le 21 mars, je lui écrivis une courte note. Elle s'exprimait ainsi:

« Mon cher Krishnaji — En ce qui concerne mes troubles de l'oreille, laissez-moi vous dire qu'à part cet épanchement séreux nocturne à travers l'oreille, je ne souffre de rien. L'audition est normale. Je n'ai pas de mots pour vous exprimer ma gratitude, je n'ai même pas de mots pour vous dire combien profondément je me sens heureuse.

44

Je suis heureuse non seulement à cause de la guérison, mais aussi à cause de l'expérience unique par laquelle je passe. L'expérience d'une relaxation complète. Relaxation du corps, de l'esprit et de la raison. Je me demande si c'est la libération. ».

J'eus une interview avec Krishnaji le 14. Voici les notes de cette interview :

K. — Y a-t-il un changement quelconque en ce qui concerne le pus ?

V. — Non.

K. — Pourquoi l'écoulement du pus ne s'arrête-t-il pas? Vous n'avez pas de tension; pas de pression; pas de refoulement — sexuel ou de quelque autre sorte?

V. — Pas que je sache.

K. — Vous n'êtes pas préoccupée de ce que vous avez à faire dans la vie ?

V. — Non, Monsieur. Pas le moins du monde.

K. — Avez-vous pris une décision en ce qui concerne le lieu où vous irez vous reposer ?

V. — Non. J'en déciderai après avoir subi les examens dans la clinique oto-rhino-laryngologique et après avoir vu mon père.

K. — Avez-vous des amis qui se chargeront pour vous de prendre les dispositions nécessaires?

V. — Il se trouve que mon père est mon meilleur ami.

K. — Mais lui ou vos amis ne vont-ils pas vous troubler et vous tracasser au sujet des réunions et des conférences?

V. — Ils ne le feront jamais. Ils sont très gentils. Ils comprennent les choses, vous savez.

K. — Aimez-vous l'air de la montagne?

V. — Je l'aime. Il me convient.

K. — Alors, je n'ai pas à y penser. Je puis prendre des dispositions si vous le désirez. Je ne vous fais pas une suggestion — Comprenez-vous?

V. — Oui, parfaitement.

K. — Maintenant — je ne suis pas médecin.

Mais je sens que vous devriez essayer de vous mettre un sac à glace autour du cou et de l'oreille. Faites-le doucement. Expérimentez pendant quelques minutes. Si vous vous sentez mieux, répétez simplement la chose. Pensez-vous que vous pouvez le faire?

V. — Sûrement. Je vais l'essayer cet après-midi.

K. — Connaissez-vous quelques asanas ?

V. — Oui. Un bon nombre: halasana, shalabhasana, dhanurasana, sarvangasana, etc.

K. — Sheershasana?

V. — Je le connais. Mais depuis mes troubles de l'oreille, je ne peux pas le faire.

K. — Des exercices respiratoires ?

V. — Oui, très peu.

K. — Pendant combien de milles pouvez-vous marcher sans vous sentir fatiguée?

V. — Cinq milles d'une traite.

K. — Et au sujet de ces bruits dans l'oreille?

V. — Sept d'entre eux sont disparus. Il y en a un qui persiste encore.

K. — Lequel?

46

V. — Celui de la flûte.

K. — Traduisez-vous ainsi le son ou vous bornez-vous à le reconnaître ?

V. — Qu'entendez-vous par traduire, Monsieur?

K. — Ah ! Laissez cela. Si les sept ont disparu, celui qui reste trouvera aussi son chemin. Est-ce qu'il affaiblit votre audition?

V. — Je ne le pense pas.

K. — Venez demain matin à 9 heures.

15 mars 1961.

K. — Avez-vous pris une décision au sujet de l'endroit où vous irez ?

V. — Pas encore.

K. — Vous êtes sûre: vous ne voulez pas que je prenne moi-même des dispositions pour cela?

V. — Merci infiniment, Monsieur, mais je pense que je puis m'en occuper.

K. — Vous avez meilleure mine. Vous pouvez bien entendre, n'est-ce pas? Ce n'est pas de l'imagination?

V. — Je vous enverrai le rapport sur les examens auditifs.

K. (souriant). — Je suis surpris. Le pouvoir a opéré. Ne pensez pas que Krishnamurti a fait quelque chose pour vous guérir. C'est quelque chose que nous avons fait tous les deux ensemble. Je ne sais réellement pas ce que j'ai fait. Comprenez-vous?

V. — Je pense — que je comprends.

Je fis l'essai avec le sac à glace. Il se révéla très

47

utile. Vers la fin de mars, je me sentais tout à fait fraîche et dispose. Je me rendis à Bénarès pour discuter de la situation avec Jai Prakash Narayan et mon père. Je leur dis franchement que, sur le plan médical, le voyage à l'étranger n'était aucunement nécessaire. Ils s'accordèrent à reconnaître que j'avais très bonne mine. Mais ils insistèrent pour que j'aille à Londres et que j'y sois examinée par un spécialiste de l'oreille. Je leur montrai le rapport sur les examens auditifs que j'avais subis. Ils furent heureux de noter que mon oreille avait recouvré son pouvoir auditif. Et, à la fin de la semaine, nous décidâmes que le voyage à l'étranger était nécessaire, sinon pour mon traitement, du moins pour me permettre de prendre un repos complet.

Je quittai Bombay pour Londres le 7 avril 1961. J'arrivai à Londres le 8 avril au matin. La matinée était claire et fraîche. Après avoir connu le temps gluant et suffocant de Bombay, c'était rafraîchissant.

48

Pourquoi ne devrais-je pas comprendre?

Dans la semaine de mon arrivée à Londres, je fus examinée par un médecin de médecine générale et par un expert oto-rhino-laryngologiste de l'hôpital Guy. On me dit que mon état général avait besoin d'être un peu tonifié. En ce qui concernait l'oreille, il y avait un petit épanchement séreux, mais ce n'était pas une affaire sérieuse. Les personnes vivant dans les régions tropicales souffrent d'un tel épanchement après qu'elles ont subi une opération intéressant l'oreille moyenne. On me conseilla quelques injections et des poudres antibiotiques pour l'oreille. Dans l'ensemble, les docteurs étaient convaincus qu'il n'y avait rien de grave, que je n'avais pas besoin d'un traitement à l'hôpital et que quelques mois dans le climat sec et tonique de la Suisse m'aideraient à me rétablir complètement.

Je vis Krishnamurti au début de mai. Il donnait

49

des causeries à Wimbledon. Je lui donnai connaissance du rapport médical et il parut en être heureux.

Je suivis quatre de ses conférences. C'était une expérience différente que de l'écouter quand il parlait à un auditoire occidental. Bien que le contenu fût le même, la manière de l'aborder était tout à fait différente. Les résonances supérieures et inférieures de ses propos mettaient l'accent, un accent perceptible, sur la science et la psychologie. Il était, pour ainsi dire, pleinement conscient de l'impact de la civilisation industrielle sur l'esprit de ses auditeurs. En vérité, il semblait ressentir lui-même la contrainte et la tension sous lesquelles leur système nerveux entier était écrasé.

Je me rendis à Carlisle et de là à la région des Lacs pour y passer une quinzaine avec quelques amis. En revenant du Nord, j'allai voir de nouveau Krishnaji. Je ne connaissais aucun endroit convenable en Suisse où je pusse aller pour m'y reposer et m'y relaxer. Il me demanda si j'aimerais aller à Saanen où il donnerait une série de conférences. Il me donna tous les renseignements nécessaires et j'écrivis à l'employé du bureau du tourisme à Saanen en lui demandant de prendre les dispositions nécessaires pour mon logement et ma pension. Dans la quinzaine, cet agent m'informa qu'il avait retenu une chambre pour moi

à l'Hôtel Métropole. A la fin de juillet, je me trouvai dans la belle station estivale de Gstaad.

Lorsque j'étais à Londres, j'avais posé des questions à Krishnaji à propos de cette « affaire

50

de guérison ». Avec un sourire aux lèvres, il avait murmuré : « Je crains que vous ne la compreniez pas ». Après cette réponse je m'étais mise à penser furieusement. Mais, en dépit de tous mes efforts pour comprendre, je n'avais pu y parvenir. « Qu'était-ce que ce pouvoir de guérison? Quelle était sa nature ? Pouvait-on en faire une analyse raisonnée? » J'avais vu quelque chose opérer sur mon corps et sur mon esprit, mais je ne pouvais pas comprendre ce que c'était.

Sitôt arrivée à Gstaad, j'écrivis une courte lettre à Krishnaji pour lui demander de m'accorder un peu de temps et de me permettre d'approfondir avec lui cette question de « guérison ». J'avais ajouté : « Je vous en prie, ne dites pas « Je crains que vous la compreniez pas ». Comprenez-vous, vous-même, ce qu'il en est ? Si oui, pourquoi ne devrais-je pas le comprendre? Vous pouvez dire « Alors cherchez vous-même ». Eh bien! j'ai essayé et échoué. Ne voudriez-vous pas m'aider? » Lorsqu'il reçut ma lettre, il m'appela et m'invita pour le repas de midi. Le jour suivant, je me rendis au Chalet Tannegg où il résidait. J'appris que M. et Mme Aldous Huxley se joindraient à nous pour le déjeuner. Cela me rendit un peu nerveuse. J'avais lu plusieurs ouvrages d'Aldous Huxley : ses livres « *La Fin et les Moyens* », « *La Philosophie Eternelle* », et sa préface à « *La Première et Dernière liberté* », en particulier. Quand je me rendis au Chalet, je vis Krishnaji paisiblement assis sur un petit banc sous un arbre. Je m'assis près de lui. Nous restâmes assis là

51

silencieusement pendant quelque temps puis nous passâmes dans son appartement. Voici les notes de la conversation qui eut lieu entre Krishnaji et moi-même le 5 août 1961 :

V. — Krishnaji, vous n'avez pas bonne mine.
Qu'est-ce qui ne va pas chez vous?

K. — Je ne suis pas bien. J'ai eu un très mauvais accès d'influenza quand je suis venu ici. Il faisait très froid au moment de mon arrivée. Il y avait de la neige sur ces montagnes. D'autre part, mon voyage en Californie m'avait beaucoup fatigué.

V. — Pourquoi donnez-vous des causeries alors que vous êtes en si mauvaise santé? Les médecins vous ont-ils permis ...

K. — Je ne mets pas les pieds chez les médecins. Mais parlons de votre lettre. Pourquoi voulez-vous savoir ce qu'il en est du pouvoir de guérison? Désirez-vous le posséder ?

V. — Non. Pas le moins du monde.

K. — Craignez-vous que ce soit de l'hypnotisme ou du mesmérisme ?

V. — Oh ! non, Monsieur. Je ne voudrais pas vous associer à ces choses, De surcroît, je me demande si le mesmérisme ou l'hypnotisme auraient eu dans mon cas une action quelconque.

K. — Alors pourquoi voulez-vous savoir?

V. — Parce que cela a affecté à la fois mon corps et mon esprit. En tant que le corps est en cause, le saignement de l'oreille s'est arrêté. L'ouïe est revenue. Ma santé générale s'est améliorée. A tous égards, je me sens mieux. Je me sens heureuse.

52

En ce qui concerne l'esprit, cette affaire de guérison a fait de grands ravages. Tout est sens dessus dessous.

K. — Que voulez-vous dire? Qu'est-il arrivé?

V. — Eh bien! antérieurement j'avais la nostalgie du pays quand je me trouvais à l'étranger. Depuis avril dernier, j'ai le sentiment que je n'ai plus de domicile. Je n'appartiens à aucun lieu. Je sens que je ne peux plus travailler pour ce mouvement dans lequel j'avais travaillé pendant ces sept dernières années. C'est un travail fragmentaire. Il ne touche pas le cœur de la personnalité humaine. Les sympathies et les antipathies, les préjugés et les préférences ont disparu. Quelque chose en moi à été libéré. Je ne puis plus supporter aucune espèce de frontière. Je pourrais continuer à essayer de décrire cela, mais je sais que cette tentative serait vaine. Je suis tout simplement incapable de vous dire ce par quoi je suis passée.

K. — Je vous en prie, poursuivez, je suis profondément intéressé.

V. — Si j'en étais arrivée à cette phase au terme de raisonnements que je me serais faits, cela ne m'aurait pas déconcertée. Si la guérison avait

seulement affecté le corps et s'en était tenue là, je ne vous aurais pas du tout ennuyé. Mais ...

K. — Je vous en prie, vous ne m'ennuyez pas.

V. — Depuis la première séance, quelque chose d'entièrement nouveau et d'étrange s'est mis à palpiter à travers chacun de mes nerfs. Au début, Je crus être le jouet de mon imagination. Quand on est sensible, on peut être facilement victime de

53

son imagination. Aussi je restai calme à Bénarès et à Bombay. L'expérience, cependant, se poursuivit en avril et en mai. Je fus obligée de vous poser la question à Londres. Vous me dîtes: « Vous ne comprendrez pas ».

K. — Les vibrations ont-elles augmenté ou diminué? Sont-elles constantes?

V. — Elles sont constantes et ont la même intensité.

K. — Bien. — Vous savez, j'ai possédé ce pouvoir de guérison, ou quoi que ce puisse être, depuis mon enfance. Je l'exerce rarement. Mais, cette fois, la nécessité de porter secours était pressante. Naturellement l'Amour a joué le plus grand rôle dans cette guérison. Vous savez ce que je veux dire — n'est-ce pas?

V. — Je crois.

K. — Mais nous devons nous asseoir tranquillement et en parler. Pouvez-vous rester encore jusqu'au 15 ?

V. — Oui, je le puis.

K. — Quand retournerez-vous en Inde?

V. — Je ne suis pas sûre de la date — soit vers la fin de septembre ou vers le milieu d'octobre. Quand y rentrerez-vous vous-même?

K. — En octobre. A Madras.

V. — Il fera très chaud en octobre. Etes-vous obligé de revenir en octobre ?

K. (haussant les épaules). — Oui. Je dois faire mon périple — vous savez: Madras — Delhi Bénarès.

Après la conversation Krishnaji m'offrit de me

54

donner une séance. Je me sentis plutôt embarrassée parce qu'il avait l'air malade et fatigué: Aussi, je dis : « Nous ferions mieux de remettre ces séances à plus tard. Nous pourrions les faire en Inde. »

K. — Pourquoi?

V. — Pour le dire franchement: vous n'êtes pas bien et je sens plutôt ...

K. — Je comprends parfaitement. Mais laissez-moi vous assurer que cela n'affecte ma santé en aucune manière. Très bien. Faisons ces séances ici. Nous eûmes donc une séance. Le 7, après avoir écouté la causerie de Krishnaji, je sortis pour une longue excursion. Je m'élevai à 7.000 pieds (2.100 mètres) par le téléphérique et passai environ quatre heures sur un pic solitaire. La méditation est toujours une source de lumière. Elle jeta un flot de lumière sur ma pensée fallacieuse. De retour clans la soirée, j'écrivis une lettre à Krishnaji. Elle s'exprimait ainsi :

« Cher Krishnaji,

« Je vous en prie excusez-moi de vous écrire de nouveau. C'est pour m'excuser de vous avoir ennuyé au sujet de ce problème de « guérison ». En vous écoutant ce matin, j'ai découvert ma folie.

« Je pense que j'essayais de comprendre l'expérience par laquelle j'étais passée. Pour la comprendre, j'essayais, sans m'en rendre compte, de l'analyser en termes d'expériences antérieures, non seulement la mienne, mais aussi celles de mes amis. C'était une erreur.

« De surcroît, j'essayais de la comprendre en

55

vue d'être capable de la communiquer à mes amis; en vue d'être capable d'expliquer pourquoi et comment toutes les choses avec lesquelles je m'étais associée s'étaient détachées de moi une à une. J'étais anxieuse de faire en sorte qu'ils ne pussent pas se méprendre sur la « guérison ». C'était également une erreur.

« J'assumais trop de responsabilités — des responsabilités immotivées en tout cela. Ce n'est aucunement mon affaire d'expliquer ou de me tracasser à propos de leur compréhension défectueuse. Quelque chose a été libéré en moi-même qui ne peut supporter les barrières; en quelque sorte la conscience semble avoir transcendé toutes les frontières connues. Et je ne peux pas empêcher cela. Un point c'est tout. Quand je devins consciente de ma folie, je me sentis très honteuse de vous avoir

troublé. J'espère que vous me pardonneriez. »

Le 11, j'eus un bref entretien avec Krishnaji.

Au sujet de la lettre, il me dit :

« Merci de votre lettre. Vous n'avez pas besoin de vous excuser près de moi. Vous aviez raison de poser la question: je suis heureux que vous rayez résolue par vous-même. »

56

Explosion

Le 14 août j'eus une autre entrevue avec Krishnamurti. Pendant que je l'attendais, son hôtesse fut assez gentille pour venir près de moi et me dire quelques mots.

« Comprenez-vous ce que dit Krishnaji ? » me demanda-t-elle. Je dis: « Je pense le comprendre — si je puis dire. Mais n'importe qui peut comprendre, s'il le veut, n'est-ce pas? Il n'y a rien de difficile. Ce qu'il dit est si simple. »

Au bout d'un petit moment, Krishnaji parut et me conduisit dans une pièce où nous prîmes place pour un sérieux entretien. Voici les notes relatives à notre conversation :

V. — Je viens vous faire part de mon expérience. Après une grande hésitation, j'ai décidé de vous parler de l'état présent de mon esprit parce que d'une certaine manière il vous concerne ...

K. — Il n'y avait aucunement lieu d'hésiter.

57

Vous pouvez me dire n'importe quoi — pour ou contre. Comprenez-vous ?

V. — Je vous ai parlé de l'invasion d'une nouvelle lucidité, irrésistible et incontrôlable.

Je vous ai dit comment elle a tout balayé.

Or, ceci est en rapport avec cette guérison.

Si c'était survenu indépendamment, je n'aurais pas ressenti ce que je

ressens aujourd'hui. Si mon esprit y était venu, disons, pendant que je vous écoutais, je n'aurais pas ressenti ce que je ressens aujourd'hui. Aujourd'hui, je sens que les deux choses sont reliées. Et je me sens profondément obligée à votre égard pour l'une et l'autre. Ce sentiment d'une dette rend l'esprit pesant et le met mal à l'aise. Vos causeries m'ont aidée et je vous en remercie profondément.

Mais mon affection pour vous n'avait jamais été alourdie auparavant par le sentiment d'une dette. Elle l'est aujourd'hui.

K. — Attendez un instant. Qui vous a dit que les deux choses sont reliées?

V. — Personne. Je le sens.

K. — Votre sentiment peut être erroné. Peut-être confondez-vous les deux choses. Vous ne me devez diablement rien au monde. Le comprenez-vous?

La guérison est survenue.

Il a fallu deux personnes — vous et moi pour qu'elle survienne.

V. — Etes-vous sûr que les deux choses ne sont pas liées?

K. — Oui. Parfaitement sûr. Vous avez écouté

58

les causeries. Vous avez un esprit sérieux. Les causeries pénétraient profondément dans votre être. Elles ne cessaient d'opérer. Un jour la vérité vous est apparue.

Qu'ai-je fait dans tout cela? Voyez: vous marchiez dans une forêt. Vous avez rencontré une autre personne. Elle vous a dit « Si vous marchez de cette manière, vous arriverez plus tôt ». Vous avez marché. Vous êtes arrivée. Vous avez remercié la personne. C'est aussi simple que cela.

Pourquoi devriez-vous vous sentir endettée à mon égard?

Pourquoi en faire un problème ?

V. — Je ne peux pas vous dire pourquoi. Mais je me sens obligée envers vous.

K. — Très bien. Pourquoi vous sentir troublée à ce propos?

V. — Parce que mon affection se sent blessée par cela. L'obligation et la dette semblent avoir pollué l'affection et l'amitié. Nos relations mêmes paraissent en train de changer.

K. — Bonté divine!

Nos rapports n'ont pas besoin de changer et ne devraient pas changer. Ils devraient rester aussi libres qu'ils l'étaient auparavant.

Je me demande si vous avez peur ...

V. — Oui, Krishnaji. Je ressens une sorte d'effroi, une sorte de peur ...

K. — C'est le point crucial. Il n'y a rien dont on puisse s'effrayer. Je ne vous ai rien fait. Je ne sais pas comment la guérison est survenue. Je n'en

59

sais pas plus que vous. Comprenez-vous? Débarrassez-vous de tout cela. Je serais navré si nos relations devaient en être affectées.

Vimalaji, la terre était prête à recevoir les pluies. Elle les a reçues dans un complet abandon. Rien d'étonnant à ce qu'une vie neuve surgisse.

V. — Soit, Krishnaji. Laissez-moi seulement vous avouer que cette soudaine invasion me déconcerte.

Elle n'est due à rien que j'aie fait. C'est comme si elle ne m'était pas liée de la manière dont un effet est lié à sa cause.

Elle s'est abattue sur moi avec une force irrésistible. L'intensité et la profondeur de la force ne connaissent ni accroissement ni diminution.

K. — Cela survient. Pourquoi ne pas l'observer?

Je m'apprêtais à me retirer. Krishnamurti savait que j'allais quitter Gstaad pour Zurich dans la soirée. Aussi me dit-il: « J'espère vous trouver en excellente santé quand nous nous rencontrerons aux Indes. Je vous souhaite un heureux voyage. ».

En rentrant à pied à l'hôtel, je rencontrai M. B. qui exerçait à New York la profession de psychiatre.

Il était venu de là-bas, il avait fait tout ce chemin, pour suivre les conférences. Il logeait dans le même hôtel et nous nous étions plusieurs fois rencontrés au cours de la quinzaine.

B. — Vimala, j'ai été complètement bouleversé par les causeries de Krishnamurti. On nous avait

60

appris que l'inconscient est indestructible. Krishnamurti déclare: « Il peut disparaître ». J'avais appris qu'il avait fallu un million d'années à l'esprit humain et au cerveau pour qu'ils se développent jusqu'à en venir à leur état présent. Krishnamurti dit: « Vous pouvez sauter hors de cet esprit et de ce cerveau ». C'est fantastique et incroyable.

V. — Ce n'est ni incroyable ni fantastique. Il ne présente pas une théorie

ou une idée que vous pourriez accepter ou rejeter. Il communique son expérience. Il est un défi à votre science de la psychologie. Pourquoi un groupe des vôtres ne relèverait-il pas ce défi pour en faire le sujet d'une enquête scientifique? Pourquoi ne pas faire des recherches pour savoir si l'on peut se débarrasser du conscient et de l'inconscient? Krishnamurti n'est pas fou. Il sait ce qu'il dit et il le dit en connaissance de cause.

B. — Etes-vous d'accord avec Krishnamurti pour dire que l'inconscient peut être complètement détruit?

V. — Je ne suis pas étudiante en psychologie.

Et il n'y a rien sur quoi on puisse se mettre d'accord. Je vois que ce qu'il dit est vrai.

B. — Excusez-moi d'être personnel. Avez-vous détruit votre inconscient?

V. — Vous ne pouvez pas le détruire, mon cher. Il se trouve détruit. On voit qu'il a disparu. C'est tout.

Je quittai Gstaad dans la soirée et vers minuit j'étais à Zurich. Le lendemain j'écrivis deux lettres.

61

L'une, à mon père et l'autre, à Krishnamurti.

J'écrivis à mon père :

« Tout a disparu. Une terrible tempête a tout balayé d'un coup. Ce n'est pas « L'évolution cosmique devient consciente d'elle-même ». C'est une vie neuve, Un voyage vers je ne sais où ! En vérité, je n'en sais rien! Pas de surexcitation! Pas d'enthousiasme. Mais une flamme intense de passion, qui consume tout l'être. Je voudrais pouvoir décrire la force d'intégrité qui me fait maintenant marcher sans peur. Je voudrais pouvoir décrire comment j'ai été le témoin de ce spectacle: l'égo mis en pièces et jeté au vent. Je voudrais pouvoir exprimer ce que fut cette dénudation ! Ou peut-on l'appeler excentration? Le centre de la pensée se dissolvant dans le néant.

« Les mots peuvent paraître familiers. Peut-être direz-vous que les termes et les phrases sont du même genre que ceux de Krishnamurti. Mais vous savez bien que des phrases empruntées à autrui ne peuvent pas transmettre la vie. Ni rendre quelqu'un capable de voir la réalité. Elles ne peuvent vous donner le courage moral de renverser et de démolir votre maison, la maison dans laquelle vous avez jusqu'à présent vécu.

« Seule la vérité libère. Seule la vérité peut transmettre une vie neuve. La vérité insuffle l'innocence en vous. La destruction et la création se mêlent dans ce souffle. »

62

A Krishnamurti j'écrivis :

« Je ne fais pas « un problème » de l'événement. J'essaie de le comprendre en relation avec la vie totale. Vous pouvez me dire « c'est simple ». Mon esprit le regarde comme quelque chose d'étrange. Est-ce simple d'assister à une nouvelle naissance de tout l'esprit? Si celui qui a été soudainement le témoin de son surgissement, s'en trouve accablé, appellerez-vous cela un trouble émotionnel ?

« Laissez-moi vous assurer que ce n'est pas l'aspect personnel (c'est survenu dans ma vie) qui m'accable. La vie n'est ni vôtre ni mienne. La vie est la vie. Ce phénomène se présente comme un défi à la science médicale et à la psychologie. N'est-ce pas?

« Il est vrai que j'ai écouté vos causeries durant cinq ans. Je savais qu'elles pénétraient profondément dans mon être même. Mais, sûrement, cela ne pouvait pas provoquer cette soudaine explosion. La compréhension n'explose pas; ni l'amour. Ou exploseraient-ils? Ce n'est pas que j'en sois attristée. Ni que j'en sois surexcitée. Loin de là. J'observe toutes choses avec un intérêt passionné. Je ne pense pas qu'il me soit nécessaire d'assister à d'autres causeries. J'aimerais, cependant, venir vous voir quand vous serez en Inde. J'aimerais m'asseoir tranquillement près de vous, pourvu que cela ne vous dérange pas de réserver un peu de votre temps à une personne qui désire vous voir sans aucune espèce d'intention. Je vous

63

remercie très profondément pour tout ce que j'ai reçu par vous. »

Après avoir passé trois semaines à Zurich, je pris l'avion pour l'Inde. J'avais bon espoir, j'étais détendue et heureuse. J'étais intensément vigilante, prête à comprendre chaque mouvement de la vie. La vie avait attisé une flamme ardente d'intérêt passionné. On pourrait appeler cet

état de profonde attention une expérience absolument neuve de la méditation. Je m'en excuse, il n'est pas tout à fait exact d'appeler cela une expérience ou un état. Car, l'une et l'autre ont un commencement et une fin. Dans mon cas, cependant, je ne sais pas comment cette chose est venue et, si elle se poursuivra sans fin ou si elle va s'arrêter à la minute prochaine, je n'en ai pas la moindre idée.

64

Les cendres brûlantes

Mes amis avec lesquels je travaillais dans le Mouvement Sarvodaya avaient droit à une communication de ma part. Ils avaient sur moi un droit d'amour et d'amitié. J'écrivis une lettre ouverte qui fut publiée dans les journaux du Sarva Seva Sangh. Elle s'exprimait ainsi:
« Je vous écris cette lettre après avoir grandement hésité. J'ai hésité parce que je me demande si je réussirai à mettre en mots ce que je veux réellement vous communiquer. Mais il faut que J'écrive. Le besoin impérieux que j'ai de faire partager mon expérience suprêmement neuve m'oblige à écrire. Vous connaissez trop bien mon histoire et l'histoire de ma recherche intérieure pour que j'aie besoin d'en faire la moindre mention. Vous savez pourquoi j'ai adhéré au mouvement. Vous êtes au courant de mon attitude à l'égard de

65

la philosophie du Sarvodaya. Vous savez comment et pourquoi, en 1957, j'ai cessé de participer à la vie active du mouvement: réunions publiques, conférences, etc. Donc, sans revenir en détail sur toutes ces choses, laissez-moi vous dire que je suis passée intérieurement, au cours des huit derniers mois, par de terribles ouragans, des tempêtes et des soulèvements volcaniques.

« Il n'y a pas de mots qui puissent décrire l'intensité et la profondeur de l'expérience par laquelle je passe. Tout a changé, c'est une nouvelle naissance. Je ne prends pas mes désirs pour des réalités et il ne s'agit pas non plus d'une réaction sentimentale à l'égard de ma guérison. C'est un phénomène stupéfiant.

« Une chose est certaine: mon association avec le mouvement a pris fin. Ce qui me frappe, aujourd'hui, c'est que le vrai problème est le problème de la liberté totale. Si nous dispersons notre énergie en des tentatives telles qu'elles aboutissent à restreindre notre liberté par la création d'entités collectives, ces entités étoufferont l'individu. Une nouvelle éthique sera créée pour protéger l'entité collective aux dépens de la liberté de ses membres. Et seule la liberté individuelle a une signification réelle.

« Après avoir passé quelques mois en Occident et étudié des ouvrages de science et de philosophie, après avoir médité sur le problème de la révolution fondamentale, je suis parvenue à la conclusion que la liberté est le critère de l'évolution. Le dévelop-

66

pement de la personnalité humaine consiste à la libérer de toutes les servitudes. Donc, pour moi, la libération est la seule manière de collaborer au phénomène universel de l'évolution.

« Il ne s'agit plus de paix et de satisfaction, mais d'une profonde révolution humaine. D'une révolution humaine qui consiste à se libérer de toute espèce de préoccupation personnelle, nationale, raciale et idéologique. Comme la source de tout le mal est la substance même de notre conscience, c'est à elle que nous devons nous attaquer. Tout ce qui a été transmis à notre esprit au cours des siècles doit être complètement rejeté. Nous devons nous y attaquer d'une manière totale. Je m'y suis attaquée. Il a disparu. Je l'ai écarté. Je vous en prie, ne vous méprenez pas. Je ne suis pas vaniteuse. C'est la simple constatation d'un fait. Je ne sais pas ce que je vais faire. Mais laissez-moi dire « adieu » et « au revoir » à mes amis qui sont dans le mouvement. Notre amitié ne prend pas fin. Mais le voyage que nous faisons ensemble est achevé. J'y ai renoncé. »

Au lieu de relater ce qui est advenu entre octobre et décembre 1961, on me permettra de reproduire mes notes de la conversation que j'eus avec Krishnamurti le 27 décembre 1961. J'étais arrivée à Bénarès le 21. J'allai le voir le 27 décembre à 9 heures du matin.

Il paraissait aller beaucoup mieux.

Il avait l'air frais et détendu.

K. — Qu'avez-vous fait ces derniers temps?

V. — Rien de spécial. Je suis allée en Assam pour y voir Vinobaji. Je lui ai dit que je m'étais retirée du mouvement. Vinoba était heureux qu'une recherche intérieure m'ait contrainte à cesser le travail.

A mon retour d'Assam, je fus indisposée pendant quelques jours en raison d'un accès aigu de dysenterie.

Dans l'ensemble, j'avais passé ces jours à m'entretenir avec des amis qui s'intéressaient à ma vie et à mes déplacements.

K. — C'est tout à fait naturel. Mais pourquoi n'explosez-vous pas?

Pourquoi ne placez-vous pas des bombes sous toutes ces vieilles gens qui suivent la mauvaise voie? Pourquoi ne faites-vous pas le tour de l'Inde? Y a-t-il quelqu'un d'autre qui le fasse ?

S'il y en avait une demi-douzaine, je ne vous dirais pas un mot. Il n'y en a aucun.

Et où conduisent-ils ce pays?

Tous ces autoritaires; ces traditionalistes; ces réformistes; et, excusez-moi, tous ces faux gandhistes ?

L'Inde est en voie de désintégration très rapide, politiquement, moralement, spirituellement. C'est très mauvais, Il y a tellement à faire. Il n'y a pas de temps à perdre.

V. — Je n'ai pas acquis d'instrument pour exprimer ce que je veux ...

K. — Juste ciel ! Pas d'instrument? Que voulez-vous dire? Partez, criez du haut des toits:

68

« Vous êtes sur la fausse piste. Ce n'est pas le chemin qui conduit à la paix ... »

V. — Il faut un langage pour dire tout cela.

K. — Un langage? L'hindi, l'anglais, ce qui vous plaira ...

V. — Excusez-moi, je ne parlais pas du langage dans ce sens. Permettez-moi d'expliquer ce que je veux dire.

Avant 1927, vous parliez d'une certaine manière.

Les mots, le ton — tout avait le parfum de certains concepts

traditionnels. Après 1929 tout a changé. Après cette date, vous n'avez fait

usage d'aucune terminologie.

Avec le ton et le contenu, tout le langage a soudainement changé.

K. — Donc, vous attendez que les mots viennent.

Ce n'est pas de les attendre qui va les faire venir. Il se peut qu'au début vous fassiez un gâchis, que vous vous serviez de mots incorrects, et ainsi de suite, mais, pour l'amour de Dickens, n'attendez pas.

Vous avez le feu en vous. Ne le laissez pas mourir.

Ces vieilles gens qui sont à la barre des affaires dans chaque domaine de la vie n'ont pas de feu en eux. Ils ont des mots et des idées. S'il n'y a pas de feu, cela ne sert de rien d'ajouter des éclats de mots.

V. — Je comprends ce que vous voulez dire.

Mais, aujourd'hui, dès que j'ouvre la bouche pour

69

parler, les mots que je profère paraissent être une répétition du style de Krishnamurti.

K. — Où est le mal, si je me suis servi de ces mots ou si dix autres s'en sont servis? Pourquoi ne voyez-vous pas, Vimalaji, que la destruction totale est imminente à moins que nous ne renversions ces vieux systèmes de pensée. Partez et mettez le feu en eux. Il n'y a personne qui fasse cela. Pas même un seul individu.

V. — J'ai regardé en moi pour voir si mon expérience est purement conceptuelle, si elle n'est qu'émotionnelle. Je ne veux pas que qui que ce soit puisse penser que j'accepte l'autorité de Krishnamurti et sa version de la vérité.

K. — Mais, je vous en prie, ce n'est pas le cas.

Vous voyez la vérité. Vous voyez que l'Homme est sur la mauvaise piste.

Vous ne le voyez pas parce que je le dis ...

V. — Je sais, ce n'est pas cela.

K. — Alors, qu'attendez-vous? Ce n'est pas que j'aie entrepris de vous convaincre. J'espère que vous comprenez.

C'est extrêmement inquiétant, je parle de toute la situation autour de nous.

V. — Je vois ce que vous voulez dire. Moi aussi, je me sens très préoccupée de tout ce qui se passe. Mais comment s'y prendre?

Que doit-on faire? Par où commencer?

Dans mes relations personnelles, j'ai fait connaître tout ce dont nous venons de parler à l'instant.

Les gens m'ont également écrit.

70

K. — Ma chère, cela ne suffira pas. La situation exige quelque chose de plus positif, de plus immédiat.

Si je ne vous offense pas, vous avez peur de vos aînés ... Vinobaji, Dadaji ou ...

V. — Juste ciel! Non. Pas le moins du monde.

La seule considération qui me retienne est celle d'un langage pour m'exprimer et, je puis me tromper, mais je sens vraiment qu'avec la floraison, la maturation de l'expérience les mots doivent venir d'eux-mêmes. Quand le contenu du chant est là, les mots doivent jaillir spontanément.

K. — Et c'est bien ce qu'ils feront, si seulement vous daignez ouvrir votre bouche.

Eh bien, vous pourrez venir n'importe quand et autant de fois qu'il vous plaira. La porte vous est toujours ouverte. Vous n'avez qu'à frapper et à entrer.

Cette conversation m'émut très profondément.

Je n'étais pas cependant satisfaite de ce que Krishnamurti avait dit à propos de « crier du haut des toits », « abattre les maisons en y mettant le feu » et « placer des bombes sous les gens », etc. Oui, quelqu'un pouvait faire tout cela. Mais n'incombait-il pas à une telle personne d'indiquer la manière de reconstruire la maison? De leur montrer la ligne d'action correcte?

Percevoir ce qui est faux vous donne suffisamment de courage pour vous en débarrasser. Ou, plutôt, la liberté en résulte. Il est également inévitable qu'on en vienne à l'exprimer dans les rapports

71

personnels. Mais comment cela peut-il donner le droit à quelqu'un de sortir dans la rue et de crier la chose au grand public ?

Je passai toute la journée et toute la nuit à réfléchir à ces questions. Le jour suivant se mit à poindre. Ces questions m'avaient à tel point

accablée que je passai vingt-quatre heures dans le silence.

Le 29 décembre, j'eus une brève conversation avec Krishnamurti. Nous nous rencontrâmes dans l'après-midi à 4 h 30.

K. — J'aimerais comprendre ce qui vous retient. Est-ce la timidité ? Est-ce le manque de mots appropriés ? Est-ce le manque d'occasion ?

V. — Je ne sais pas. Mais je ne saurais penser que c'est le manque d'occasion.

K. — Evidemment non. Vous avez tout autour de vous un auditoire qui ne demande qu'à vous écouter. Leur avez-vous parlé après votre retour de l'étranger ?

V. — Non. Ils m'ont invitée mais ...

K. — Vous vous êtes délibérément abstenue ...

V. — Oui, effectivement.

K. — Pourquoi ? Quand vous travailliez dans le Mouvement Bhodan, vous faisiez le tour du pays. Vous preniez la parole dans des réunions publiques. Pourquoi pas maintenant ?

V. — C'était alors facile. J'avais à expliquer une idéologie ; à recueillir des donations de terres et à les distribuer. Il s'agissait de faire certaines choses et d'obtenir que d'autres choses fussent

72

faites. C'était une mission qui différait de ma vie propre et qui en était indépendante.

Maintenant, c'est la vie elle-même. Ce n'est pas une mission. Vous partagez la vie avec ceux qui passent par votre chemin. Vous n'allez pas dans la rue pour crier à son sujet...

K. — Mais vous n'excluez pas le nombre. Vous ne vous restreignez pas à quelques-uns.

Voyons, quand vous êtes amoureuse, vous ne restez pas tranquillement assise. Vous faites effort pour exprimer cela de mille et une manières. Si vous êtes un poète, vous écrivez à ce propos. Si vous êtes un peintre, vous le mettez en peinture. N'est-il pas vrai ?

V. — Oui, certainement.

K. — Alors, pourquoi vous asseoir dans un coin ? Etes-vous clouée ou collée dans ce coin ? Vous sentez-vous paralysée ? Sentez-vous que c'est une chose formidable et que vous n'êtes pas suffisamment compétente pour la faire ?

V. — Monsieur, la compétence n'a rien à voir avec la vie.

K. — Alors, avez-vous peur de vous tenir debout toute seule?
V. — Non, Monsieur, j'ai fait cela toute ma vie.
K. — Alors quel est votre problème? Pourquoi ne dites-vous pas aux gens qu'ils agissent d'une manière fausse?
V. — Parce que je ne peux pas leur dire ce qui serait « juste » pour eux. Je sais ce qui est juste pour moi mais ...

73

K. — N'êtes-vous pas convaincue qu'ils sont sur la fausse piste?
V. — Je le suis.
K. — Pourquoi ne pas le leur dire tout de suite? Etes-vous très soucieuse de dire la chose juste? Avez-vous peur de commettre des erreurs?
V. — Peut-être. Oui.
K. — C'est cela.
V. — Peut-être y a-t-il plus d'un facteur. Je me demande si je ne crains pas que les gens puissent me poser des questions au sujet de ma « guérison ».
K. — Bonté divine! Dites oui et n'y pensez plus.

Je me sentis légère et soulagée. La discussion m'avait aidé à discerner deux facteurs importants qui se jouaient de mon esprit. Je découvris que j'avais été la victime d'un complexe. Du complexe que je devais avoir un langage indépendant qui me fût propre. En second lieu, je découvris que j'avais une peur, sans fondement, de commettre des erreurs. Le fait de m'en rendre compte dissipa toute tension et tout effort. Les cendres brûlantes s'embrasèrent.

74

L'embrasement

Au début de 1962, je me rendis à Goa. Je passai là une quinzaine de jours.
Goa est une terre d'une enivrante beauté. Rizières d'un vert profond ! Cocotiers qui se rassemblent en bosquets! Manguiers d'un vert sombre!

Terre qui a la couleur de l'orange, et enchanteresse mer bleue bordée par des plages de sable nettes ! Côte à côte, temples et églises artistement construits. C'était ma première visite à Goa et je remarquai l'impact de la culture chrétienne sur le pays et sur les gens. En différents endroits, je donnai quatre causeries.

En avril, j'allai en Assam. Cette fois, je m'y rendis sur les instances de Vinobaji lui-même, je passai dix jours avec lui. Nous eûmes de longues causeries et discussions sur des sujets et des problèmes variés.

Le fait que je n'acceptais la sanction et l'auto-

75

rité d'aucune des écritures sacrées troublait Vinobaji à un degré considérable. Il tirait ses sanctions des écritures — pas seulement des écritures hindoues mais aussi des écritures bouddhistes, islamiques et chrétiennes. Il me dit très franchement que je marchais sur des terrains plutôt dangereux.

Je lui représentai avec humilité que, pour moi, la vie était sa propre sanction.

Ayant travaillé en Assam pendant un certain nombre d'années, j'avais beaucoup d'amis dans cet Etat. Je passai là environ trois semaines. Ce fut au début de juin que je quittai l'Assam pour Bénarès. Bénarès est réputée pour ses mauvais étés.

Il faisait chaud comme dans un four. C'était tout un travail pour maintenir la pièce fraîche et rafraîchir son propre corps.

Le 15 juin, j'étais à Bombay préparant mon voyage en Europe. Je partis le 24 juin 1962 sur le navire italien « Roma ». Ce n'était pas facile de passer douze jours dans une cabine de la classe touriste à huit couchettes, sur le pont C, c'est-à-dire le pont le plus bas. En conséquence, ma première journée de voyage en mer ne fut pas agréable. Quand j'arrivai à Gênes, ma température était élevée. Je pris un train direct pour Zurich où j'arrivai le 9 juillet au matin. J'étais malade et fatiguée. Je dus passer une semaine au lit.

Il m'arriva une chose très étrange alors que je reposais tranquillement dans mon lit. C'était le 14 juillet. La journée était claire et agréable. De mon lit j'observais le clair ciel bleu et les arbres

76

baignés de soleil qui se balançaient gracieusement ! Une douce brise murmurait quelques notes aux feuilles souriantes! Tout ce qui m'entourait était tout simplement admirable! Soudainement une série de mots traversa ma conscience en un éclair.

La mort est le baiser de la vie

La mort, qui n'est pas celle du corps mais de l'esprit.

Je me répétais les mots à haute voix. Ils paraissaient importants. Ils me donnaient un sentiment d'extrême fraîcheur et d'énergie. Je saisis un crayon et commençai à les transcrire. Lorsque le dernier mot de chaque ligne était écrit, la ligne suivante surgissait.

L'esprit qui crée ses propres liens

L'esprit qui invente sa propre liberté.

Et les lignes venaient, se suivant l'une l'autre, avec une intense spontanéité. En l'espace de cinq minutes, j'étais arrivée à la dernière ligne.

Dans les douces cendres de cette mort,

Est le suave parfum de la vie.

Je lus et relus ces lignes. Elles étaient si riches, chargées d'une telle intensité de sentiment que je ne pouvais pas les supporter. Je me sentis complètement épuisée et, à mon insu, je tombai rapidement dans le sommeil. Je m'éveillai une heure après. Je voudrais pouvoir décrire le sentiment de bien-être que j'éprouvai à ce moment-là. Je sentis que j'étais une nouvelle personne.

Le jour suivant, pendant que j'étais assise et détendue, je sentis jaillir de mon cœur un nouveau fleuve de mots. Je dus prendre un crayon, du papier et transcrire les lignes au fur et à mesure qu'elles venaient. J'écrivis ainsi:

*« Je me suis profondément désaltérée
A la fontaine de la vie
Je ne suis plus assoiffée. »*

A la fin de juillet, je découvris que sept poèmes avaient été ainsi écrits. Le phénomène était bouleversant. J'eus le désir de faire part de cette expérience à quelqu'un. Peu après, à Saanen, j'écrivis une courte lettre à Krishnamurti. Il était la seule personne à qui je pusse oser faire part de ces événements survenus en moi. Cette lettre était ainsi conçue :

Ci-joint quelques fragments que j'ai écrits ces quelques derniers jours. Je vous les envoie simplement pour vous faire part des événements de ma vie. Je ne suis pas un poète; et je ne connais rien non plus au sujet de la poésie. Mais ces jours-ci quelque chose a continué de surgir en moi. L'une après l'autre, des lignes sont venues chanter dans mon cœur. J'ai pris un crayon et je les ai notées.

Je n'attends rien de vous à leur sujet. Ce serait cependant une grande satisfaction pour moi si vous aviez la bonté d'en prendre connaissance.

Le 4 août j'eus une entrevue avec Krishnamurti.
Voici les notes que j'ai prise de cet entretien :

78

V. — Comment allez-vous? Vous paraissez plutôt pâle et épuisé.

K. — J'ai été malade, vous savez. Mon vieux mal de reins. En dehors des conférences, je suis pratiquement au lit. Je me sens usé. Voyager, rencontrer des gens, changer de climat, de nourriture. Vous savez à quel point c'est épuisant.

V. — Pendant les conférences, cependant, vous donnez une impression de fraîcheur. Vous paraissez complètement différent. Votre voix est forte et claire. Personne ne peut avoir le sentiment que vous êtes faible et épuisé.

K. — Naturellement, je suis frais à ces moments-là. Merci pour la lettre et les poèmes. Combien de temps allez-vous rester en Europe?

V. — Très probablement, jusqu'à la fin de décembre.

K. — Oh! si longtemps que cela! Beaucoup de voyages? Des conférences?

V. — Oui. J'irai en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. Je parlerai dans ces pays à des réunions de groupes. Jusqu'à présent je m'étais refusée à parler. Vous vous souvenez de notre conversation à Bénarès? Maintenant, je sens que j'aurais tort de refuser. Il n'est pas souhaitable

de se retirer à l'écart et de fuir. Me comprenez-vous, Monsieur?

K. — Oui. Je suis heureux d'apprendre que vous allez voyager et parler. Parlez ! Donnez de la vigueur à l'esprit des gens. Placez des bombes sous eux. Vous vous sentez assez forte et confiante pour faire cela. N'est-ce pas?

79

V. — Oui, effectivement.

K. — C'est bien. Allez de l'avant. A propos, que ferez-vous quand vous reviendrez?

V. — Je ne sais pas.

K. — Où sont vos parents? Comment ont-ils pris la chose ?

V. — Vous savez, ils sont déçus. Ils ne peuvent pas comprendre pourquoi j'apporte le trouble dans ma vie qui était bien établie; pourquoi je renonce à mes fonctions de chef et au prestige que j'avais dans le Mouvement. Ce saut dans l'incertitude leur fait éprouver quelque appréhension.

K. — C'est tout à fait naturel. Quelles nouvelles de vos frères ?

V. — Ils m'ont presque abandonnée.

K. -- Ainsi vous êtes seule! Et, en ce qui concerne votre situation financière?

V. — Je n'ai pas d'argent.

K. — Oh! alors, nous sommes pareils. Moi non plus, je n'ai pas d'argent. Mais alors comment allez-vous voyager? Vos amis vont-ils tout arranger ? Prendre toutes les dispositions nécessaires? Puis-je vous aider en quelque façon ?

V. — Merci beaucoup. Mes amis se chargeront de tout. N'ayez aucun souci.

K. — J'ai voyagé et parlé pendant les trente dernières années. Je suis heureux que vous alliez voyager en Europe.

Après la fin de la série de conférences publiques, il y eut des discussions de groupe au chalet Tannegg. Il y avait environ trente personnes et les

discussions avaient un caractère très intime. Je me souviens d'avoir écrit une petite note à Krishnamurti au sujet de ces discussions. J'avais hésité à demander des entrevues personnelles. Le plus souvent j'écrivais des notes et des lettres que je mettais à la poste. J'avais écrit pour lui dire que les discussions de groupe me plaisaient immensément. Que ses mots étaient chargés d'une intensité terrible et qu'ils vous jetaient dans une vie dont les dimensions étaient entièrement nouvelles.

Je quittai Saanen dans la dernière semaine d'août. Je me trouvai à Londres dans la seconde semaine de septembre. Je passai six semaines en Angleterre et y donnai en tout six conférences. Je m'envolai pour Oslo dans la troisième semaine d'octobre. Durant une quinzaine, je donnai cinq conférences en différents endroits. Je me trouvai en Allemagne vers la fin d'octobre. J'y donnai trois causeries en une semaine et partis pour la Hollande.

En Hollande, pendant une quinzaine, je fis sept causeries en différents lieux. Je revins en Suisse dans la première semaine de décembre, où, d'après le programme établi, je devais prendre du repos.

Me trouvant à Zurich, j'appris que Krishnamurti retournait à Rome. Au cours des trois mois précédents, j'avais appris par des amis qu'il était souffrant et qu'il n'irait pas aux Indes faire son périple habituel. Je décidai donc d'aller le voir à Genève. Il y arriva le 11. Je me rendis à Genève le 12 et nous nous rencontrâmes le 13. Voici quelques notes relatives à notre conversation:

81

J'arrivai à l'Hôtel Métropole. L'Hôtel Métropole paraissait être un endroit chic. Le préposé à la réception sonna Krishnamurti. Il vint et me conduisit dans le hall. Je vis quelques personnes assises là. Nous nous installâmes dans un coin. Les gens fumaient. C'était étouffant. Je me demande comment on pouvait se détendre et parler en un pareil lieu. Je regardai Krishnamurti. Il avait l'air fatigué et malade. Je n'étais pas préparée à cela.

V. — J'avais espéré vous trouver en meilleure santé. Votre séjour à Gstaad ne vous a-t-il pas fait quelque bien ?

K. — Si, mais je ne me suis pas trouvé en bonne santé. J'ai voyagé toute ma vie. J'ai parlé et donné des interviews tout au long de ma vie. Si l'on y ajoute le changement de climat, d'alimentation, etc., cela vous épuise.

V. — Oh ! oui, certainement.

K. — Il n'y a rien qui aille mal en ce qui concerne les reins ou les poumons. Mais l'état général est médiocre. Rien n'est parvenu à tonifier les muqueuses. Elles sont devenues molles et terriblement usées. Mes médecins me disent que si j'allais en Inde je serais sérieusement malade. Vous savez: retenu au lit et tout ce qui s'ensuit. J'ai donc décidé de ne pas partir. Présentement, il n'y a rien de grave. Il m'est demandé de prendre un repos complet.

V. — Dois-je comprendre que vous ne preniez pas un vrai repos à Gstaad ?

82

K. — En un sens, je travaillais. Je donnais également des interviews.

V. — Bonté divine! Pourquoi faisiez-vous cela ?

K. — Certaines choses doivent être faites. Vous ne pouvez pas les éviter.

V. — Au prix de votre santé?

K. — Ne vous tracassez pas. Je vais prendre un vrai repos en Italie. Mais parlons de l'Inde. N'est-ce pas affreusement triste? La civilisation indienne arrive à son terme.

V. — Voulez-vous laisser entendre qu'il n'y a pas d'issue ?

K. — Evidemment non. L'Inde est prise à son propre piège de neutralité et de non-alignement. Si l'Inde s'était associée à quelque alliance militaire ou si elle s'était rangée du côté de l'Ouest pour l'amour du maintien de la paix, la Chine n'aurait pas osé l'attaquer. Si l'Inde désirait la paix et ne voulait pas se battre, elle aurait dû prendre le parti de la paix !

Mais vous ne pouvez pas avoir la Paix et la Guerre en même temps! Ou vous combattez ou vous ne combattez pas. Ou vous êtes en faveur de la paix ou en faveur de la guerre. Il y a cinq ans, j'avais prévenu l'Inde qu'elle devait prendre des précautions à l'égard de la Chine. J'avais dit que moraliser au sujet de la Paix à Berlin et en Corée était facile. Il ne suffit pas de moraliser quand votre propre pays est en cause. Alors vous serez forcé de combattre. Pourquoi ne pas prévenir une telle possibilité quand il en était encore temps?

83

Maintenant, même Vinoba et le mouvement gandhien prêtent leur appui moral au gouvernement indien. N'est-ce pas terrible? Comment peuvent-ils en arriver là ?

V. — Parce qu'ils voient qu'ils ont singulièrement échoué à développer l'aptitude à une résistance non violente.

K. — Chère Madame, comment la non-violence peut-elle être une force dont on se servirait pour atteindre des objectifs mondains? Et, qui est non-violent ou qui aime la non-violence en Inde? Ne me dites pas que les Indiens sont meilleurs que les Occidentaux. Ils sont exactement semblables à eux. Ils aiment et haïssent comme n'importe quel autre peuple. Maintenant ils sont heureux de pouvoir nourrir leur haine au nom du pays. Ils aiment le militarisme et peuvent se le donner au nom du pays. Ne voyez-vous pas comme ils chantent les gloires du militarisme? Une fois que les Indiens auront adopté le chauvinisme, ils seront les pires chauvins.

L'Ouest a goûté le poison du nationalisme.

Les Occidentaux en connaissent les limitations.

Ils s'en dégagent maintenant. Mais les pays de l'Est se sont épris de ce poison. Ils n'écouteront pas le langage de la raison, du bon sens.

Savez-vous ce qui manque à l'Inde d'aujourd'hui ? De vrais sannyasis !

De vrais brahmanes ! Qui penseraient et agiraient clairement! Qui se tiendraient à distance du tumulte du pouvoir et de la politique !

Même le mouvement gandhien, ses leaders, ont

84

été tentés de se mettre toujours en avant, toujours sous les feux de la rampe. Ne me dites pas qu'ils ne sont pas responsables de tout ce désordre! C'est Nehru, Vinoba et toute la bande. Ils parlaient de paix. Ce n'est pas de parler de la paix qui la fait venir. Qu'ont-ils fait pour préparer les gens en vue de la paix ? Eviter la violence ne vous rend pas capable d'obtenir la paix: elle nécessite une tout autre approche.

Aussi longtemps qu'ils ne penseront qu'à l'Inde, qu'ils se confineront à la seule manière indienne de penser, ils ne pourront être d'aucun secours.

Vous n'êtes pas isolés du reste du monde. Pourquoi les événements par lesquels l'Occident est passé ne sont-ils pas pour eux un enseignement?

Pendant les deux dernières guerres, qu'ont pu faire en Occident les

travailleurs de la paix? Pourquoi travaillent-ils avec l'illusion qu'ils pourront écartier la guerre ou empêcher les hommes de se battre? Pourquoi ferment-ils leurs yeux à la réalité? Oh ! Pourquoi? Je pourrais presque pleurer sur eux. Pleurer sur l'Inde. Vous savez, tout cela aurait pu être évité. Ces chefs politiques à vue courte ! Ces ghandiens sans imagination! Oh! quel désordre! Quelle confusion!

V. — Je suis passée par la même angoisse pendant tous ces mois. On est suffoqué. On ne peut pas respirer.

K. — Que ferez-vous si vous revenez en Inde?

V. — Je ne sais pas.

K. — Pendant la dernière guerre j'étais en

85

Amérique. Savez-vous ce que j'ai dû subir? Le F.B.I. (1) me surveillait. J'ai passé cinq ou six ans très tranquillement. Si vous allez en Inde, peut-être vous faudra-t-il aller vivre tranquillement quelque part — loin du vacarme.

V. — Mais la bataille s'est arrêtée, et la Chine ne sera pas la première à frapper. Les Chinois attendent que les Indiens commencent .. Et les Indiens devront attaquer, car ils veulent rejeter les Chinois hors du territoire indien. En sorte que les Chinois mettront tous les torts sur le dos des Indiens.

K. — Ne vous tracassez pas. Les Chinois se préparent à une invasion totale de l'Inde. Ils la déclencheront eux-mêmes: c'est dans leur manière. Ils n'attendent pas que l'Inde commence.

V. — Voulez-vous dire que l'Inde devra passer par toute l'aventure de la guerre totale et de la destruction totale ?

K. — Oui. Naturellement, oui. C'est la fin de la civilisation indienne. Mais je vous en ai assez dit. Dites-moi maintenant pourquoi vous rentrez?

V. — Parce qu'un événement malencontreux est survenu. Vous savez que c'était X qui m'avait invitée à venir en Europe et qui m'avait apporté son aide financière durant tous ces mois.

Il y a deux mois, X m'a écrit que j'étais le messager le plus profond de Krishnamurti; que je répandais son message, me faisais l'interprète de

(1) NDT: Fédéral Bureau of Investigation (Service fédéral américain de sécurité).

ses enseignements, etc, etc. Je dus répondre et dire à X que ce n'était pas exact, que j'étais une personne humble mais que j'avais le droit de vivre, que c'était ma propre compréhension que je m'efforçais de communiquer et que je ne me réclamaï d'aucune autorité.

X me dit en retour que je jouais sur les mots.

X insinuait que j'étais une disciple de Krishnamurti. Ç'en était trop pour moi. Je dus dire à X, en toute humilité, qu'il n'en était rien.

Je ne vais pas entrer dans les détails, mais je me sentis gênée d'accepter une hospitalité qui m'était offerte, non pour l'amour de moi, mais à cause de l'autorité de quelqu'un d'autre. Je me sens heureuse si quelqu'un me met à la porte en me disant que je ne suis pas digne de son amitié. Mais, que l'on me vienne en aide en raison de l'autorité d'un autre, c'est entièrement différent. Je n'ai jamais essayé d'exploiter mes relations avec vous et...

K. — Mais c'est hors de propos. Je connais tout ce jeu. Ils en ont usé à mon égard. Il leur faut une autorité. Le monde n'est-il pas malade? Je crains que vous ne deviez passer par tout cela. J'espérais que cela vous serait épargné. Ainsi, la chose a commencé. Ce n'est pas facile. Je veux dire qu'il n'est pas facile de se tenir debout par ses propres forces. C'est extrêmement difficile. Et cependant le monde a besoin de tels sannyasis. De vrais brahmanes qui se tiendront debout par leurs propres moyens, qui prendront le parti de la vérité. Vous savez, si j'avais de l'argent, je vous

en donnerais. Mais je n'en ai pas. Je vais partout en invité : je n'ai pas un seul lieu qui me soit propre.

V. (souriant). — Je n'étais pas venue pour cela.

Si je viens vers vous, c'est pour la joie de vous voir. Si je vous fais part des événements de ma vie, c'est parce que je vous considère comme un ami intime. Je vous en prie, ne vous tracassez pas à mon sujet. Je rentrerai par avion dans la dernière semaine de janvier 1963.

La vie en marche

Quand je jette un regard rétrospectif sur les événements survenus depuis décembre 1962, je suis stupéfiée de la vitesse terrifiante avec laquelle la vie a progressé.

De février 1963 à juin 1964 je fus en Inde. En 1963, j'ai quitté Bénarès pour Mont Abu. Depuis lors, une belle demeure, construite sur un roc, a été mon lieu de résidence.

Je revins en Europe en juin 1964.

En juillet, je me rendis à Saanen pour suivre les conférences de Krishnamurti. C'est toujours une joie de l'écouter. Chaque fois on apprend quelque chose de nouveau. Ses mots sont toujours neufs. Quelque 1.500 personnes étaient venues de 25 nations pour l'écouter. Ses causeries étaient traduites en français, en allemand, en italien, en espagnol et même en arabe. Les traductions avaient lieu

après les causeries. Les gens se réunissaient par petits groupes pour les écouter.

Je rencontrai Krishnamurti deux fois. Mais je ne ressentais plus le besoin de le rencontrer. Vous avez le désir de rencontrer une personne distante de vous, mais depuis 1962 j'avais senti la présence de Krishnamurti en moi.

Je voyageai à travers la Hollande, l'Angleterre, la France et la Suisse. Les causeries que je donnai dans ces pays furent accueillies avec un grand intérêt. Des réunions furent organisées chez elles par des personnes de condition modeste et le nombre moyen des auditeurs était d'ordinaire d'environ 50. L'affection et l'amitié des jeunes et des vieux, dans ces pays, me laissèrent presque confondue.

Je revins en Inde en décembre 1964 et j'y passai 10 mois. De janvier à octobre 1965, je voyageai à travers l'Etat de Bihar, les Provinces Unies, le Cachemire, le Râjasthân, le Gujerât et l'Etat de Bombay. Ce fut un travail ardu.

En octobre 1965, j'étais de retour en Hollande.

Les causeries faites en Hollande en 1964 furent publiées sous forme de livre. Entre octobre et décembre je parlai en Hollande en des lieux divers et à différentes institutions. Je passai les quatre semaines de janvier 1966 à parler à des réunions qui eurent lieu en diverses régions de l'Angleterre. Dans les deux premières semaines de février 1966, je donnai plusieurs causeries en France: à Paris et Nice. Pendant la seconde moitié de février, je parlai à Genève, Zurich et Ascona. Je passai deux

90

semaines de mars en Norvège, parlant à diverses institutions.

Ce n'est pas à dire que tout se soit passé sans heurts. La publication de « *La Flamme de Vie* » et de « *L'Extase Eloquente* » a été largement critiquée. Certains dirent à juste titre que, du point de vue de la composition artistique, les vers n'étaient pas satisfaisants. Je n'avais jamais eu d'illusion sur la valeur poétique de ces vers. Je savais que je n'étais pas un poète et je n'aspirais pas à en être un. Mais quelques-uns m'accusèrent de répéter les vers de Krishnamurti. A propos de mes causeries données en Hollande en 1964, on se servit du mot « plagiat ». La publication de ces causeries sous le titre « *De Cœur à Cœur* » paraît avoir troublé plus d'une personne. Ceux qui étaient au courant de mon association intime avec Krishnamurti s'offensaient du fait que, dans mes causeries, je ne faisais pas mention de ce qu'il avait apporté à ma vie. D'autres se sentaient heurtés parce que, au lieu de propager les enseignements de Krishnamurti, j'osais faire des causeries ayant un caractère indépendant. D'autres encore étaient embarrassés parce que j'avais eu l'audace de faire imprimer ces causeries .

J'en eus le cœur serré et, souffrant profondément, j'écrivis, le 18 février 1966 à l'un de mes amis:

... « En ce qui concerne la « compétition », ils ne connaissent pas la valeur de Krishnamurti. Il est au-delà de toute compétition. Il est au-delà de

toute imitation. De surcroît, ils ne savent pas que je dois ma vie à Krishnamurti comme je la dois à mes propres parents. » ...

« Je ne pense pas que qui que ce soit puisse jamais surpasser la profondeur, la clarté et la simplicité de Krishnamurti. A supposer cependant que quelqu'un y parvienne, pourquoi devrait-on en être tourmenté? Si quelqu'un boit à la fontaine de Vie que Krishnamurti a indiquée, et dise que sa soif est apaisée, pourquoi quelque autre personne devrait-elle en être irritée ?

« Je n'ai jamais proclamé que j'étais une disciple de Krishnamurti. Je suis un être humain sans importance: un des millions d'êtres humains qui vivent sur ce globe. Mais je dois vivre ma propre vie. Il me suffit de la vivre. Je n'ai pas le temps de me charger de la mission de quelqu'un d'autre.

« Et qui peut dire que Krishnamurti a une mission indépendante, et différente, du fait de vivre? Mais, à part cela!

« Je demanderais à mes amis d'être prudents et de ne donner à qui que ce soit aucune raison de se sentir blessé. Je demanderais à mes amis de m'aider à vivre parmi les gens d'une manière simple ... »

Ainsi la vie va de l'avant. A travers le brouillard du soupçon, la vie avance avec difficulté. A travers les nuages de l'indifférence et de l'humiliation, elle se fraie un chemin en avant.

Où va-t-elle ? Je ne sais pas!

92

Ce n'est pas que je sois anxieuse de le savoir!

Répondre à toute chose autour de moi, c'est m'accomplir. Marcher avec simplicité à travers la douleur et le plaisir, la beauté et la laideur, la joie et la tristesse de la vie, c'est vivre dans le silence. Le mouvement spontané du silence est méditation.

Ainsi se poursuit l'éternel voyage.

Ce petit livre n'a pas de fin. Son dernier chapitre ne pourrait être écrit qu'à la fin de mon séjour en ce monde.

Donc, jusque-là, adieu !

Hilversum, 31 mars 1966.

Vingt poèmes

Note du traducteur

Les vingt poèmes de Vimala dont nous donnons la traduction ci-après ont été choisis parmi ceux qu'on trouve dans ses ouvrages « *The flame of Life* », « *The eloquent ecstasy* » et « *Friendly communion* » (1).

La traduction initiale fut mienne, mais elle a subi de multiples retouches qui me furent suggérées par Michel Langinieux, Frederick Blair, Irène

(1) « *La flamme de la Vie* », « *L'extase éloquente* » et « *Amicale communion* ». Les poèmes choisis ont été extraits des ouvrages suivants :

Poèmes I. III, V, IX, XVII: « *The flame of Life* », poèmes 1. 4, 3, 5, 8.

Poèmes II. IV, VI, VII, X, XI, XIV, XV, XVI, XIX: « *The eloquent ecstasy* », poèmes 20, 8, 9, 5, 2, 3, 6, 18, 7, 19.

Poèmes VIII, XII, XIII, XVIII, XX: « *Friendly communion* », poèmes 6, 10, 7, 9, 1.

Andrieu et Mme Elly Roquette, auxquels je dis toute ma gratitude. Avec Michel Langinieux et Irène Andrieu, qui ont participé à la sélection des poèmes présentés, nous avons donné la préférence aux poèmes les plus émouvants, à ceux qui nous ont paru susceptibles d'être goûtés par les lecteurs poétiquement et humainement sensibles, mais pouvant n'être familiarisés ni avec certaines notions, de caractère assez philosophique ou technique, qui sont propres à la spiritualité orientale, ni avec la terminologie et les formes de langage nécessaires à leur expression rigoureuse.

Nous n'avons rien à dire de la genèse des poèmes de Virnala, puisqu'elle-même s'en est suffisamment expliquée dans « *Un éternel voyage* ». Cette genèse, fort étrange, et qui ressemble à une « possession » de l'esprit, n'est pas, à proprement parler, un phénomène de création littéraire, au sens intentionnel et personnel que nous attribuons communément à cette expression. Elle n'est toutefois pas aussi surprenante qu'il y paraît

de prime abord, car l'écrivain ou le poète auquel une formule heureuse ou un beau vers viennent à l'esprit — et cette expression « venir à l'esprit » est ici admirablement appropriée — ne sait pas toujours, tant s'en faut, comment elle a surgi et n'a pas toujours le sentiment de l'avoir délibérément et méritoirement construite. Il n'avait alors aucune certitude logique qu'elle surviendrait et il arrive qu'elle soit parfois pour lui-même ce que furent pour Vimala les poèmes que nous avons

98

traduits: une complète surprise. En poésie, comme en littérature, ne parle-t-on pas d'ailleurs d'inspiration?

Nous n'insisterons pas davantage sur la manière fort singulière dont les poèmes de Vimala ont surgi dans son esprit — elle nous a confié que certains d'entre eux étaient « parlés » en ourdou, langue du Pakistan qu'elle ignore ! — mais nous récrivons ici, en le traduisant, l'avant-propos écrit par Vimala, le 26.11.1962 à Hilversum, pour son recueil

« *The eloquent ecstasy* » :

« La vie est une extase pour ceux qui vivent.

L'extase est une force vive. Elle s'extériorise de mille manières. Il se trouve que l'une d'entre elles est l'expression verbale.

« Je ne suis pas un poète. Je ne revendique aucune valeur poétique pour ce qui a été écrit. J'affirme, cependant, que ces mots sont vivants. Ils sont nés d'une union directe avec la vie. Ils ont, naturellement, un rapport vital avec elle. Ils ont un rapport avec la vie telle qu'elle est. Ils n'en ont aucun, d'aucune espèce avec une théorie quelconque sur la vie.

« Ceux qui ont pour la vie un intérêt ardent, pourront trouver dans ce livre un aimable compagnon. »

99

I

LA FONTAINE DE LA VIE

Je me suis profondément désaltérée
à la fontaine de la Vie,
Je ne suis plus assoiffée.

J'ai suffisamment goûté
au nectar de la Vie,
Je ne suis plus affamée.

Le temps m'a doucement murmuré
le chant de l'intemporel,
Je ne connais plus la fatigue.

La Vie m'a doucement dévoilé
le mystère de la mort,
Je ne suis plus effrayée.

L'Amour a embrasé
chaque lieu de la terre,
Je ne suis plus solitaire.

L'Amour a illuminé
chaque foyer et chaque demeure,
Je ne suis plus seule.

101

II

MON PRÉSENT POUR VOUS

Je suis venue pour chanter,
le chant de la vie.
Je ne sais pas enseigner.

Je suis venue pour aimer,
la diversité de la vie.

Je ne sais pas exhorter.

Je suis venue pour vivre,
une vie saine, équilibrée.
Je ne sais pas guider.

Je suis venue pour goûter,
le parfum de la vie.
Je n'ai pas de message pour vous.

Mon cœur est un lotus.
Ces mots sont des pétales.
C'est le présent que je vous offre.

102

III

LA FLAMME DE LA LIBERTÉ

J'ai cherché la Liberté
dans les temples et les églises,
Dieu y était captif
dans des cages faites de main d'homme.

J'ai cherché la Liberté
dans la théologie et la philosophie,
La pensée y était gelée.
La Vie y était de glace.

J'ai cherché la Liberté
dans les révolutions de toute espèce,
Les masses y étaient adorées,
L'Homme y était assassiné.

Ainsi ma recherche a échoué.
pourtant, j'ai réussi

J'ai appris à travers mes errements
que tout effort était vain.

J'ai appris par mes échecs
que toute recherche était vaine.
Finalement, je me suis tournée vers l'intérieur
pour me reposer et me détendre.

Et voici que la Flamme de la Liberté
était là, resplendissante,
Elle flambait claire
sur la torche de l'Amour.

103

IV

LE FEU COUVE DANS LES HIMALAYAS

Recouverts de neige, les pics des Himalayas
S'étaient dressés dans une paix bienheureuse.
Siècles après siècles les avaient contemplés.
Himalayas I Refuges du silence.
Jeunes et vieux, de chaque contrée de la terre,
Les avaient escaladés avec vénération.
Nul n'en avait violé la paix et la pureté.
Tous y avaient ajouté.

Mais aujourd'hui l'homme est devenu insensé.
L'homme veut conquérir toute chose.
L'homme veut posséder les montagnes.
L'homme veut dominer les vallées.
L'homme veut commander aux rivières.
L'homme veut gouverner les océans.
L'homme veut s'emparer des cieux.
L'homme veut régner sur l'espace.

L'homme est ivre du pouvoir de la science.
L'homme est ivre du pouvoir de l'esprit.
Il est descendu sur les Himalayas.
Dans sa frénésie, il les a incendiés.
Les canons tirent, les tanks roulent avec fracas.
Le sang humain coule à flots le long des pentes.
Personne ne se soucie de ceux qui s'effondrent et qui meurent.

Glacés, les morts reposent, recouverts par la neige.

Du nord, les envahisseurs ont déferlé,
Du sud, les défenseurs se sont rués à leur rencontre.

104

Ils ont échangé coup pour coup.
Ils ont répandu le sang pour le sang.
La fumée monte et s'enroule en spirales énormes.
Les flammes bondissent de plus en plus haut.
Le vent glacé du nord a des lamentations angoissées.
Les versants incendiés gémissent pitoyablement.

Le vieux gardien du silence et de la paix
Maintient ses pics haut dans les cieux.
Il se penche sur l'homme dans une compassion profonde.
Son silence est lourd de défi.
C'est un défi lancé à l'humanité entière.
Il nous faut répondre, maintenant ou jamais.
Il est temps maintenant de nous réveiller et de répondre.
Si maintenant nous échappe, il n'y aura pas d'avenir.

Ainsi les Himalayas interrogent l'Humanité :
Quand apprendrez-vous la vérité simple :
La haine ne peut jamais détruire la haine ?
Quand apprendrez-vous la vérité simple :
La guerre ne peut jamais résoudre aucun problème ?
Quand comprendrez-vous ce fait simple :
La Terre n'est ni chinoise ni indienne ?
Quand comprendrez-vous ce fait simple :

La Vie n'est ni capitaliste ni communiste ?

Ainsi les Himalaya interrogent l'Humanité :

Quand mettrez-vous un terme au jeu cruel des politiques ?

Quand mettrez-vous un terme au jeu brutal des idéologies ?

Quand mettrez-vous un terme au jeu diabolique des religions ?

Quand mettrez-vous un terme au jeu satanique des nationalités ?

Quand percevrez-vous que la vie est une ?

Quand vous rendrez-vous compte que la vie est amour ?

Quand apprendrez-vous ? ô hommes de peu de toi !

Quand serez-vous adultes ? ô hommes d'étroite vision !

105

V

L'APPEL DE L'AMOUR

Eveillez-vous ! Levez-vous !

Oh ! vous, mes indolents !

Eveillez-vous ! Eveillez-vous !

Du sommeil profond de l'ignorance.

De là-bas, le Bien-Aimé vous appelle

Et là-bas résonne si clair

L'appel, longtemps attendu, de l'Amour.

Venez ! dit-il, Oh ! venez Vous que je chéris !

Venez et reposez vos cœurs fatigués

Dans la douceur des bras de l'Amour.

Venez ! dit-il. Oh ! venez Mes égarés !

Venez doucement

A travers la vallée des mots !

Bondissez

A travers le fleuve des pensées !

Laissez-moi, je vous prie, laissez-moi vous montrer
Le pays de l'éternel Amour.

106

Venez ! dit-il, Oh ! venez
Mes étourdis !

Ne jouez pas avec le savoir !
Ne jouez pas avec l'esprit malfaisant !

Laissez-moi, je vous prie, laissez-moi vous conduire
Au pays de l'intemporel Amour.

Venez ! dit-il, Oh ! venez Mes effrontés !

Ne vous adonnez pas aux fumées des religions
Ne vous laissez pas prendre aux illusions de l'esprit !
Laissez-moi, je vous prie, laissez-moi vous conduire
Au pays de l'insoucieux Amour.

Ainsi parle l'Amour, encore et toujours,
Aux âmes vigilantes et attentives.
Une fois, j'ai entendu en moi son doux murmure,
Et j'ai tellement pensé à vous !

Eveillez-vous ! Je vous le dis !
Avant que l'appel ne s'éteigne.
Debout ! Je vous le dis !
Avant que le Bien-Aimé ne s'éloigne.

VI

POURQUOI SOUFFRIR

Pourquoi souffrir dans la vie ?
Pourquoi gémir et se lamenter ?

Laissez toute chose passer tranquillement.
N'essayez pas de la retenir.
Ne vous accrochez pas aux choses et aux idées.
N'érigez pas une tombe de savoir autour de vous !

Ne laissez pas l'attachement corrompre votre amour.
Ne laissez pas l'expérience contaminer votre esprit.
La souffrance est l'ombre de l'ambition.
La souffrance grandit dans le sein de l'Ego.

Heureux celui qui ne retient pas le temps.
Libre celui qui n'entrave pas la vie.
Il vit celui qui fait face à chaque défi.
Il aime celui qui vit tous ses instants.

Pourquoi souffrir dans la vie ?
Dans le mouvement de la vie, la souffrance s'enfuit.
Pourquoi gémir et se lamenter ?
Dans le mouvement de la vie, le bonheur vibre.

108

VII

LAISSEZ-MOI LA PORTER

Oh ! ami
Pourquoi me dis-tu
que personne n'écoute mes paroles ?
La brutale indifférence des gens
est ma croix sainte.
Laissez-moi la porter patiemment.

Oh ! ami
Pourquoi me dis-tu
qu'ils rient et se moquent de moi ?
Le mépris des savants de ce monde
est ma croix sacrée.
Laissez-moi la porter tranquillement.

Oh ! ami
Pourquoi me dis-tu
qu'ils mettent en doute mon intégrité ?
Le septicisme des doctes érudits
est ma croix précieuse.
Laissez-moi la porter silencieusement.

109

VIII

SEREINE HARMONIE

L'amour entre dans le cœur humain
Comme la rosée du matin
Descend sur la terre maternelle.
L'amour envahit le cœur humain
Comme le printemps de la jeunesse
Fait résonner chaque goutte de sang.

Depuis que l'amour m'a visitée
La solitude règne sur ma vie.
D'incessants événements me traversent

Sans laisser de cicatrices mémorielles.
La joie et la douleur jouent sans fin
Sans toucher l'être intérieur.

La pureté de l'harmonie sereine
Chante sans bruit à travers le silence.
La musique de l'extase silencieuse
Vibrante, palpite en moi.
Qui prendra la peine d'écouter ?
Qui prendra la peine de se joindre à moi ?

110

IX

LE SILENCE EST FAROUCHE

Le Silence est très farouche.
Il se cache bien loin —
dans les profondeurs du cœur humain.
La pensée ne peut l'atteindre.
L'émotion ne peut le toucher.
Le Silence est très farouche.
Il échappe au temps démoniaque.
Il se délivre du souvenir rusé.
Il est au-delà de la recherche humaine.
Il est au-delà de l'imagination.
Le Silence est très farouche.
Il ne se révélera jamais —
si vous le lui demandez.
Il ne s'épanouira jamais —
si vous le lui commandez.
Oui, le Silence est très farouche.
Il sourit à ceux qui l'aiment.
Il parle à ceux qui le servent.
Le Silence est très farouche.
Il est éloquent —

lorsque l'esprit ne parle pas.
Il est vôtre —
quand vous n'êtes pas.
Oui, le Silence est très farouche.

111

X

LA VACUITÉ VIVANTE

A travers la lointaine vallée
bâillait le clair ciel bleu.
Au pied de l'herbe veloutée
jouait la douce brise.
Dans leur riche plénitude, les arbres d'un vert sombre
méditaient profondément.
Au-delà du sommet de la montagne, le soleil pâle et fatigué
hésitait à se retirer.

Pétillant de malice, mon esprit
ne faisait signe.
Esquissant une révérence gracieuse, il commença
un jeu avec moi.
D'abord il se dépouilla des grandes robes
du savoir.
Puis il jeta loin de lui le beau collier
des émotions.

Il arracha violemment tous les goûts
et tous les dégoûts.
Il piétina race, religion
et caste.
Rapidement, d'une secousse, il disloqua
l'orgueilleux souvenir du passé.
L'esprit s'était dénudé
complètement.

Il tremblait comme une feuille.
Je ne savais que faire.
Singulièrement, l'esprit s'effaça
Et là se dressa majestueusement
en sa pure nudité.
La reine de terrible beauté
La reine d'impossible beauté
La totale vacuité vivante.

113

XI

LA VIE M'A TRANSPORTEE

J'étais assise à la fenêtre de mon esprit —
méditant silencieusement sur la vie.

Je suis mesquine, je suis superficielle,
soupirais-je pensivement —
Je ne verrai jamais la lumière de la vie.

Je suis jalouse, je suis envieuse,
soupirais-je mélancoliquement —
Je ne verrai jamais la lumière de la vie.

Je suis vaine, je suis orgueilleuse,
gémissais-je douloureusement —
Je ne verrai jamais la lumière de la vie.

Pendant que je méditais ainsi profondément,
un rayon de lumière —
se fit jour, en souriant, à travers la fenêtre.

Il me transperça, éclairant mon être —
La lumière de la vie était venue.

La lumière de la vie avec sa flamme d'amour —
avait repoussé l'obscurité des âges.

Disparue, la contemplation; disparue, la méditation, Disparues, les
larmes de la douleur.

La lumière de la vie m'avait choisie —
Elle était venue. Elle m'avait bénie. Elle m'avait transportée.

114

XII

LA VOIE SANS CHEMIN

Alors que je marche sur ma voie
Je suis totalement seule aujourd'hui.
Ma voie est neuve et n'est pas tracée.
Personne n'y a marché avant moi,
Car elle est née avec moi,
Car elle a grandi avec moi.

Je marche seule sur la voie,
La voie est mon unique compagne.
Ma silencieuse compagne ne m'encourage pas,
Ni ne me décourage jamais.
Je ne ressens que par mes pieds sanglants
L'affection et la chaleur de son cœur.

Je ne suis pas encore arrivée,
Car ma voie est sans fin.
Devant moi, elle court sinueuse.
Mais, voyez donc ! derrière moi,
Il n'y a aucune empreinte de pas,
Ni la moindre trace de voie

XIII**AU PAS DE LA VIE**

Mettez-vous au pas de la vie
 Et la Paix s'emparera
 Du trône de votre cœur.

Méfiez-vous du temps qui fuit
 Et le Silence remplira
 Le vide qui est en vous.

Ne cherchez pas, ne rejetez pas
 Et l'Amour illuminera
 L'obscurité profonde qui est en vous.

Ne craignez pas la mort, accueillez-la
 Et la Vie, en chacun de vos souffles,
 Exhalera son parfum.

116

XIV**LE REGARD DE L'AMOUR**

Oserez-vous affronter l'amour
 s'il lui arrive de passer par votre chemin ?
 Oserez-vous affronter son visage austère
 si par hasard il se tourne vers vous ?

La face austère de l'amour

resplendit de transparente humilité.
Seule, la pureté de l'innocence
peut soutenir le regard de l'amour.

Le regard de l'amour, qui tout consume
fait fondre tout désir.
Seule, la passion de la vie
peut soutenir le regard de l'amour.

Le regard de l'amour, qui tout détruit
vous anéantit complètement.
Seul, le courage de la vérité
peut soutenir le regard de l'amour.

117

XV

JE SUIS A VOUS

Je suis cette montagne rocheuse
qui vous sourit silencieusement.

Je suis ces arbres d'un vert sombre
qui vous saluent de leurs bras d'amour.

Je suis ces douces prairies
qui invitent l'amant en vous.

Je suis le parfum des fleurs
je vous ouvre mon cœur.

Je suis la claire rivière de cristal
épanchant mon être pour vous.

Je suis l'air frais de la montagne
qui murmure pour vous le chant d'amour.

Je suis la glorieuse pleine lune
qui vous étreint de mille bras.

Je suis l'amour inextinguible
Sous des milliers de formes, je suis avec vous.

118

XVI

LA ROUE DES OPPOSES

La vie est sans cesse écrasée
sous la roue des opposés.
Tous sont attirés par la majesté
de la roue éternelle.
Personne n'accorde d'attention
au faible cri de la Vie.
Tous sont attachés à la grandeur
de la roue éternelle.
Personne n'a la moindre patience
pour écouter la voix de la Vie.

La Vie rassembla sa force dépérissante
Elle éleva sa voix défaillante.
Tournant vers moi son regard poignant
Elle dit avec un sarcastique sourire
Ouais, amie, arrête un moment
Veux-tu ? Je m'arrêtai.
Ouais, amie, écoute un instant
Veux-tu ? J'écoutai.
J'écoutai avec amour et révérence
Tandis que, dans un murmure, la vie me parlait

L'homme n'a-t-il pas assez joué
avec la roue cruelle des opposés ?

L'homme n'a-t-il pas assez vagabondé
de la matière à l'Esprit, de l'Esprit à la matière ?
L'homme ne s'est-il pas assez adonné
au vice et à la vertu, à la vertu et au vice ?

119

L'homme n'a-t-il pas été assez ballotté
Entre les plaisirs de la chair et de l'esprit ?
L'homme ne s'est-il pas assez enfui de la vie,
Voyant dans la mort son refuge ?
L'homme ne s'est-il pas assez accroché à la vie,
Voyant dans la mort son ennemie ?

A-t-il trouvé quelque part la Véritable Paix ?
A-t-il trouvé quelque part le Véritable Amour ?
A-t-il trouvé quelque part le Véritable Equilibre ?
S'est-il trouvé vivant quelque part ?
S'il n'en est rien — et je sais qu'il n'en est rien,
Pourquoi ne pas se tourner vers moi ?
Pourquoi ne pas vous tourner vers la vie en vous ?
Pourquoi ne pas écouter le chant éternel
Que chante la Vie en vous ?
Que la Vie vous chante ?

La Vie est Simple.
Eloignez-vous des batailles illusoires !
La Vie est Paix.
Eloignez-vous des combats incertains !
La Vie est Pureté.
Eloignez-vous des vices que vous avez créés !
La Vie est Eternité. Eloignez-vous du passé et du futur !
La Vie est l'Intemporel. Détachez-vous de la peur de l'annihilation !
La Vie est Amour.
Eloignez-vous des péchés qui sont la projection de vous-mêmes !

La Vie est Unité.
Eloignez-vous du joug des opposés !

XVII

LE VIEIL ARBRE

Le temps est cet arbre ancien
 dont les racines plongent profondément dans l'espace.
Le temps est cet arbre ancien
 dont les branches sont le futur.
Le temps est cet arbre ancien
 dont l'ombre fraîche est mémoire.

L'esprit est un singe toujours agité
 qui bondit et se balance à travers le temps.
Il saute de pensée en pensée,
 Il s'agrippe languissant au souvenir.
L'esprit aime jouer avec le temps,
 L'esprit aime danser dans l'espace.

Si nous ne coupons pas les racines du temps,
 Jamais l'esprit ne sera tranquille.
Si l'esprit n'est pas immobile et silencieux,
 Jamais la pensée ne connaîtra de fin.

XVIII

VIDE COMME L'ESPACE

Je suis
 Vide comme l'espace.

Qui peut me saisir ?

Je suis

Vaste comme les cieux.

Qui peut me lier ?

Je suis

Profonde comme les océans.

Qui peut me sonder ?

Je suis

Forte comme la Terre.

Qui peut me combattre ?

Je suis

Brillante comme le soleil.

Qui peut me cacher ?

122

XIX

C'EN EST ASSEZ

Venez avec moi.

Ne me suivez pas.

Vous en avez tant suivis pendant des siècles.

Je dis : Assez de cette puérité !

Ecoutez-moi.

Ne répétez pas mes mots.

Vous avez répété des mots durant des siècles.

Je dis : Assez de cette répétition !

Comprenez-moi.

Ne m'adorez pas.

Vous en avez tant adorés pendant des siècles.

Je dis : Assez de cette infantile adoration !

Aimez-moi.

Ne me rendez pas un culte.

Vous avez révééré de saintes personnes pendant des siècles.

Je dis : Assez de cette puérile création d'autorités !

Embrassez-moi.

Ne vous inclinez pas, ne vous agenouillez pas.

Vous vous êtes inclinés et agenouillés pendant des siècles.

Je dis : Assez de cette humiliation !

Secondez-moi.

Ne me condamnez pas en faisant de moi une autorité.

Vous avez condamné les délivrés pendant des siècles.

Je dis : Assez de cette impitoyable condamnation !

123

XX

LES MOTS ME MANQUENT

Des amis me demandent avec inquiétude

Ce que j'ai l'intention de faire

A quel niveau de l'être

Se situe ma vie.

Je ne sais pas comment le leur dire :

Vivre est la plus grande action.

La vie n'a pas d'états hors d'elle-même.

La vie est vie et je suis cette vie.

Je ne sais pas comment le leur dire :

Le « Je » et le « Mien » se sont évanouis.

Personne n'est plus là pour éprouver quelque état.

Personne n'est plus là pour avoir des intentions et faire des plans.

Que la Vie conte sa propre histoire !
Puissent mes amis être capables de l'écouter !
Que le silence chante son propre chant !
Puissent mes amis être capables de l'écouter !

124

NOTE SUR VIMALA THAKAR

On pourrait dire de Vimala Thakar qu'elle s'est vouée, presque depuis sa naissance, à une quête spirituelle qu'elle a menée inlassablement, et au mépris de toute ambition mondaine, avec une vigueur et une résolution singulière, qui forcent le respect et l'admiration.

Dès l'âge de 5 ans, « le concept traditionnel d'un Dieu personnel » était devenu pour elle « une réalité vivante » et, vers l'âge de 12 ans, elle avait déjà lu les biographies de presque tous les saints éminents de l'Inde. Elle a fait l'expérience des conditions sociales les plus dissemblables. Petite-fille d'un rajah, et vivant d'abord dans le luxe d'un palais, elle devait connaître ensuite la misère et la faim, lorsque ses parents, qui avaient pris le parti de Gandhi, furent emprisonnés.

Elle a suivi à l'Université des cours de logique, d'éthique, de psychologie et de métaphysique, ajoutant à sa connaissance des enseignements spirituels indiens celle de la pensée des philosophes occidentaux: Platon, Aristote, Kant, Hegel, et d'autres. Elle a en outre étudié le soufisme, le christianisme et le bouddhisme.

De brefs séjours aux U.S.A. et en Angleterre la firent « prendre conscience de l'impact du progrès scientifique et technique sur l'esprit humain. »

Quand Vinoba lança le mouvement Bhoodan, elle y apporta sa coopération enthousiaste, une coopération

125

qui devait durer 8 ans et lui donner l'occasion de s'initier aux différents

systèmes de pensée politique. De ce travail, elle dira: « Il me fit visiter pratiquement tous les Etats de l'Inde. Je traversai le pays de haut en bas, parlant dans des meetings, organisant des camps d'entraînement pour les travailleurs, collectant des terres et les distribuant à des laboureurs qui n'en possédaient pas. C'était toute une expérience que de faire face à l'Inde vivante. »

La phase la plus récente de sa recherche spirituelle, tendue vers la suprême libération, a été profondément marquée par sa rencontre avec Krishnamurti.

Venant après d'autres qui avaient joué un rôle important dans l'histoire de sa transformation intérieure, cette rencontre, qui eut de multiples aspects, fut à l'origine d'une accélération et d'une orientation nouvelle de sa vie spirituelle, d'un nouveau départ dans cet « éternel voyage s de libération pour lequel Vimala, qui parle aujourd'hui avec l'autorité de sa propre expérience, s'est à jamais embarquée.

Bien qu'elle ait subi — ainsi qu'on l'a appris en lisant cet ouvrage — une longue et grave maladie qui fit craindre pour ses jours, et bien qu'elle soit d'apparence menue, Vimala frappe par son extraordinaire vitalité, son indomptable énergie, dont témoigne au surplus la vie intensément active, et responsable, qui a été sienne, face au public indien, durant de si nombreuses années. Cette force de caractère stupéfiante, cette détermination intrépide, ne l'empêchent pas d'être une interlocutrice ouverte et charmante, une créature accueillante, qui a vu et affronté, dans son pays natal, tant de pauvreté que rien ne peut la rebuter, qu'elle peut pénétrer, en les éclairant de la lumière de son sourire, dans les demeures les plus humbles, les plus misérables. On ne peut que s'incliner devant cette vie si courageuse et si méritoire d'un être d'une sensibilité, d'une noblesse et d'une distinction raffinées.